



HAL
open science

Entretien avec Michel K. Zongo. Cheminement d'un cinéaste

Luc Pecquet

► **To cite this version:**

Luc Pecquet. Entretien avec Michel K. Zongo. Cheminement d'un cinéaste. Journal des Africanistes, 2016, 86 (2), pp.158-213. hal-04634327

HAL Id: hal-04634327

<https://hal.science/hal-04634327>

Submitted on 3 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tome 86 | Fascicule 2

JOURNAL des
africanistes

DIRECTEUR DE RÉDACTION

Luc Pecquet

COMITÉ DE RÉDACTION

Catherine Baroin, Julien Bondaz, Jean Boutrais, Maris-Luce Gélard,
Suzanne Lallemand, Olivier Langlois, Françoise Le Guennec-Coppens,
Luc Pecquet, Claude-Hélène Perrot, Élodie Razy, Christian Seignobos,
Maria Teixeira, Fabio Viti

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Abdoulaye Bara Diop, Françoise Héritier, Lluís Mallart Guimera,
Elikia M'Bokolo, David Parkin

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Luc Pecquet

RESPONSABLES DES COMPTES RENDUS

Julien Bondaz, Luc Pecquet

RELECTURE

Anne-Laure Blusseau

MISE EN PAGES

Blandine Favier

Journal des africanistes

TOME 86 - FASCICULE 2

ANTHROPOLOGIE VISUELLE

ENTRETIEN AVEC MICHEL K. ZONGO CHEMINEMENT D'UN CINÉASTE

LUC PECQUET

INSTITUT DES MONDES AFRICAINS (IMAF),
COMITÉ DU FILM ETHNOGRAPHIQUE (CFE)

Les propos ci-après sont la retranscription d'un entretien que Michel K. Zongo, « réalisateur, cadreur et scénariste » burkinabé, et moi-même avons mené à Paris, le 12 novembre 2016¹. L'objectif de cette rencontre ? La préparation de la « séance spéciale Société des africanistes » dont Michel K. Zongo était l'invité et dont j'étais l'instigateur et l'animateur ; séance qui allait se dérouler deux jours après sur toute l'après-midi, dans la salle de cinéma du musée de l'Homme, et dans le cadre du 35^e Festival international Jean Rouch.

L'année précédente, parmi les 670 films reçus au Comité du film ethnographique (CFE) pour participer à la compétition internationale, puis parmi les 24 sélectionnés en définitive pour y être présentés, figurait un film de Michel K. Zongo, *La Sirène de Faso Fani*, qui y fut primé². Nous nous sommes ensuite rencontrés à la faveur d'une mission de recherche, en février 2016, à Ouagadougou. J'apporte son prix, la proposition d'être membre du jury international pour la 35^e édition du festival, et le projet de consacrer, lors de cette 35^e édition, un moment à son travail cinématographique, pour le découvrir ou le faire découvrir. Cette invitation sur un double projet, que nous espérons alors tous deux pouvoir réaliser, recevra l'appui décisif du service de coopération et d'action culturelle de l'ambassade de

1. Les termes entre guillemets sont extraits de la fiche du site « Africultures » consacrée à Michel K. Zongo, et qui s'ouvre par : « Né le 11 juin 1974 à Koudougou (Burkina Faso), Michel K. Zongo est réalisateur » (<http://africultures.com/personnes/?no=17941>).

2. Le Festival international Jean Rouch. Film ethnographique (ex-Bilan du film ethnographique) est une manifestation du Comité du film ethnographique. Association 1901 fondée en décembre 1952, le CFE « réunit autour de Leroi-Gourhan un noyau de cinéastes, de reporters et de scientifiques parmi lesquels figurent Marc Allégret, Roger Caillois, Henry Langlois, Claude Lévi-Strauss, Edgar Morin, Alain Resnais, Nicole Philippe et Jean Rouch », selon Alice Gallois (« Le cinéma au musée de l'Homme: la construction d'un patrimoine, l'invention d'une culture? Partie 1: 1937-1960 », dans *Le Nœud architectural, Journal des anthropologues* 134-135, 2013 : 388). Il est annuel depuis sa création par Jean Rouch, en 1982. Un comité de sélection choisit, parmi les films reçus produits dans l'année, ceux concourant à la compétition internationale. Sélectionné pour y participer, *La Sirène de Faso Fani* (Burkina Faso, 2014, 90'), de Michel K. Zongo, produit par Cinédoc films, Diam production et Perfect Shot Films, a reçu à cette occasion, en 2015, le prix Anthropologie et Développement durable (Suez Environnement).

France en Côte d'Ivoire, et celui de la Société des africanistes qui, ainsi, entame un partenariat avec le CFE³.

L'entretien enregistré que l'on va lire ci-après a duré 2 h 30. Nous ne les avons pas vus passer. Son intérêt, sa dimension singulière et captivante ont été comme une invitation à sa publication. Après sa retranscription complète, aussi fidèle que possible, plusieurs voies se présentaient : garder ce « matériau » à peu près brut, en y apportant quelques éléments ; le « monter » en article (y puiser, en définitive, pour construire autre chose) ; ou bien encore y opérer des coupes franches dans un souci d'aller « à l'essentiel », selon la formule consacrée. J'ai choisi la première option, laissant plus perceptibles les méandres du langage et, surtout, restituant la progression inattendue du propos. La retranscription, pour faciliter la lecture, a simplement fait l'objet de menus aménagements : tous mes acquiescements ou interjections rythmant le dialogue ne sont pas reportés, les coupures opérées sont minimales, et rares⁴. Enfin, quelques notes de bas de page permettent d'apporter des précisions – il est intéressant, lorsque c'est possible, de visionner les films mentionnés.

Deux films documentaires devaient être projetés à la séance prévue deux jours après : les deux premiers films de Michel K. Zongo, *a priori* (*Sibi, l'âme du violon*, et *Espoir voyage*). Nous avons établi ce programme ensemble. Ces films sont effectivement présents dans les propos qui suivent. Mais c'est une histoire plus longue qui s'engage : celle qui les a précédés et a, en quelque sorte, présidé à leur réalisation. Au tout début de notre échange, non reporté ici (quelques phrases), je lui soumets un principe d'organisation de la séance que nous pourrions suivre, auquel il souscrit : « discuter un peu ensemble, voir ton cheminement, ton travail », puis projeter le premier film, en parler ; introduire le second, et opérer de même. Ce canevas fixé, sans envisager que je n'aurai, finalement, que cette question à lui poser, je demande simplement : « Quel a été ton cheminement, ton travail ?

- MICHEL K. ZONGO | Mon parcours, il est assez... Il est assez atypique. Rien ne me prédestinait vraiment au cinéma. Ce n'est pas du genre : « Oui, depuis le début, je rêvais d'être cinéaste ! »
- LUC PECQUET | Ce n'était pas dans tes centres d'intérêt ?
- M. K. Z. | Non, même si c'était enfoui en moi. J'ai découvert après que j'avais... – pas forcément dans le cinéma, mais dans la communication –, que j'avais une prédisposition pour certaines... Que j'étais à l'aise dans

3. Ce projet n'aurait pu se concrétiser sans le soutien financier de ces deux institutions, que je remercie chaleureusement. Un grand merci pour leur appui, plus précisément, à : Marine Leloup, attachée culturelle à l'institut français de Ouagadougou, Myriam Habil, attachée audiovisuelle régionale pour la Côte d'Ivoire, le Mali, le Niger et le Burkina Faso, ainsi qu'à tous les membres du bureau de la Société des africanistes.

4. Là où des éléments de quelque ampleur ont été supprimés, des [...] le signalent.

la communication, et dans l'idée de faire évoluer une idée, sur des thématiques ou des sujets. J'aurais pu être journaliste ou écrivain, ou... Mais, en tout cas, il y avait un truc de... Un besoin de communiquer, de parler, de partager des connaissances. J'avais... J'ai ça. Ça, je l'ai quand même perçu un peu tôt. Pour le cinéma, non. Parce que, moi, j'ai fait une formation en hôtellerie.

- L. P. | Ah ?
- M. K. Z. | Je suis hôtelier de formation, ce qui est carrément [*rire*]...
- L. P. | C'est pour cela que tu me disais l'autre jour qu'effectivement, tu connaissais le métier ?
- M. K. Z. | Oui oui, exact ! Parce que j'avais besoin de travailler vite, voilà. Pour des raisons familiales, et sociales aussi.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Je suis issu d'une famille très modeste, avec 8, 9... 7 enfants ! Donc, moi je suis le premier garçon.
- L. P. | Et il fallait assurer !
- M. K. Z. | Voilà, et parce que le premier garçon n'étant plus là, Joanny, qui est parti...
- L. P. | Ah oui, qui est parti, oui.
- M. K. Z. | Voilà, voilà. Donc... La règle, en fait, c'est qu'il fallait... Si tu veux, il fallait, à un moment donné, laisser la place, laisser de la place et de la chance aux petits frères et aux petites sœurs. Pour que le Papa puisse les scolariser. Parce que, à un moment donné, c'était clair qu'il ne pouvait plus. L'école était payante...
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | ... donc à un moment, techniquement, il ne pouvait plus.
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | [*Rire*] Voilà ! Ce n'était pas une question de volonté, ou autre. Mais, à un moment donné, il ne pouvait plus. On en était tous conscients. Donc, mes grandes sœurs, quand... – je n'ai que des grandes sœurs, d'ailleurs.
- L. P. | Tu es l'aîné ?
- M. K. Z. | Oui, non...
- L. P. | Le deuxième, puisque l'aîné, c'est...
- M. K. Z. | Non, je suis le quatrième enfant. Mais je suis le premier garçon.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Donc, d'un coup, mes sœurs ont évolué avec des bourses. Parce que c'était la condition pour aller un peu loin à l'école.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Arrivé à l'école primaire, il fallait forcément arriver à l'entrée en sixième qui, en son temps, avec les parents qui avaient d'assez faibles revenus... Les enfants pouvaient bénéficier d'une bourse : elle leur permettait de poursuivre les études jusqu'en troisième. Et après, s'ils étaient

bons, ils avaient encore une bourse pour aller jusqu'en terminale. Et après, encore, ils pouvaient rester jusqu'en...

- L. P. | Ils pouvaient faire l'Université !
- M. K. Z. | L'Université. Ça a fonctionné comme ça pendant longtemps. Ce qui était très, très bien. Ça permettait aux parents qui n'avaient pas les moyens, au moins, que les enfants aient la chance d'y aller. Donc, il fallait forcément – c'était une condition, chez nous, dans la famille – avoir la bourse. Sinon, tu ne vas pas... tu ne vas nulle part ! Parce qu'à partir de la sixième, la scolarité étant chère, le Papa ne peut plus payer.
- L. P. | Oui. Et le public ?
- M. K. Z. | Le public, ce n'était pas possible. Parce qu'il y avait trop d'enfants, trop d'élèves et moins de place. Pour avoir accès au public, il fallait avoir la bourse. Avec la bourse, tu avais une place garantie. Mais si tu n'as pas la bourse et tu dois la chercher, ah, là, c'est compliqué : c'est très sélectif, et les places sont limitées. La priorité est donnée à ceux qui ont la bourse.
- L. P. | Oui, d'accord.
- M. K. Z. | Ensuite, pour les places restantes, on faisait un test pour recruter les élèves. À ce moment, c'était il n'y a pas bien longtemps, mais je me souviens, à Koudougou, il y avait deux lycées publics.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Lycée provincial, et lycée municipal : deux lycées publics, comme leur nom l'indique. Alors qu'avant, il n'y avait qu'un seul lycée pour toute la province, avec tous ses départements. Des élèves venaient d'une cinquantaine de kilomètres. Ensuite, il y a eu le lycée municipal. Mais c'étaient les deux lycées qui accueillaient... l'ensemble de la région !
- L. P. | Oui, tous les alentours.
- M. K. Z. | Voilà ! Donc, moi, j'ai rapidement voulu faire quelque chose. À partir de ma terminale, j'ai raté le bac une fois, donc j'ai perdu la bourse.
- L. P. | Ah Oui ?
- M. K. Z. | Oui ! Là, je me suis dit : « Bon, c'est fini. Je ne vais pas emmerder le père, il faut que je trouve un travail. » Et là, j'ai eu la chance de trouver un stage. Je suis venu à Ouaga, dans un hôtel. Le plus grand, d'ailleurs : le Sofitel, Silmandé.
- L. P. | Le Silmandé, oui, je vois, au bord du barrage !
- M. K. Z. | [*Rire*] Voilà. C'était le plus grand, en son temps. Donc, j'ai fait un stage de trois mois, je pense. Et après, ils m'ont gardé, avec un contrat. Et je suis resté là-bas pendant deux ans, avec l'idée de reprendre les études. Avec le rythme de l'hôtel, les horaires, impossible de m'inscrire à quoi que ce soit. C'était dur. Et c'est là que j'ai commencé à réfléchir à mon avenir.

- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Ce boulot m’a vraiment montré que je ne pouvais pas travailler sous, sous... Comment on appelle ça ? Standardisé ? Formaté ? Où il y a une hiérarchie, un patron, tu obéis... Je me suis confronté à cela rapidement. Et je me suis dit, en fait, que...
- L. P. | Qu’il fallait que tu sois indépendant ?
- M. K. Z. | Oui, que j’ai une personnalité qui ne peut pas rentrer dans ce mode de travail, et que ça va être un problème. Donc les concours de l’État, que j’avais commencé à faire à un moment donné, je me suis dit : « Non, ce n’est pas la peine : je ne veux pas être enseignant, je ne veux pas être infirmier, je ne veux pas être ça, donc... » Je ne vais pas vouloir travailler avec quelqu’un qui va me donner des ordres, alors que je ne pourrais rien dire ! Parce que, à l’hôtel, je... Il n’y a pas d’idées, il n’y a pas de débats, il n’y a pas de discussion.
- L. P. | Non, non... Tu as ça à faire : tu le fais !
- M. K. Z. | Voilà. Et moi, il y avait des choses que j’avais envie de justifier, ou... juste de me faire comprendre ! Il n’y a pas un cadre de débat. Ça, ça m’avait vraiment choqué ; ça m’avait travaillé, pendant deux ans. Et je me suis dit : « Il faut trouver un moyen de [sortir de là]... » Ces deux années, j’ai vu passer deux Fespaco⁵. C’est là où ça commence à... Les cinéastes qui arrivaient, franchement, je les admirais ! Il y avait Jean-Marie Teno, qui était jeune, qui arrivait avec son film *Chef*!⁶
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Qui avait un bon accueil ; qui était très très accueilli. Tu vois, je le regardais, je me disais : « C’est incroyable ! » [rit] Il y avait Djibril Mambety, aussi. Djibril Mambety, qui est un très bon cinéaste, mais qui n’a pas vraiment fait une longue carrière parce qu’il est décédé tôt ; qui est sénégalais, qui a fait *Le Soleil... La Petite Vendeuse de soleil... La Vendeuse de soleil* !⁷ – il était trop en avance –, qui a fait *Touki Bouki*⁸, aussi. Il a fait des films mais, à ce moment, [il était] impossible de comprendre sa démarche ! Il était trop au-delà de... du cinéma africain. Il était trop en avance. C’est maintenant qu’on commence à le comprendre.
- L. P. | Et là, on est en quelle année ?
- M. K. Z. | On est en 1996-1997.

5. Le Fespaco, Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou, créé en 1969, se tient tous les deux ans à Ouagadougou.

6. *Chef*!, documentaire réalisé par Jean-Marie Teno en 1999 (Cameroun, 61’).

7. *La Petite Vendeuse de soleil* (Sénégal, 1998, 45’), de Djibril Diop Mambety (1945-1998), est le second volet de sa trilogie de « contes » (le terme est de Mambety). *Histoires de petites gens*, débutée en 1993. Le premier volet, *Le Franc*, a été produit en 1994 ; le dernier, *La Casseuse de pierre*, fut écrit mais non réalisé. *La Petite Vendeuse de soleil* est visible à l’adresse suivante : <http://www.dailymotion.com/video/x2jzey9>.

8. *Touki Bouki* (Sénégal, 1973, 90’) est le premier long métrage de Mambety. Visible à l’adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=IrG545eAyJM>.

- L. P. | Et toi, tu les voyais, tu les as vus, les films, à ce moment-là ?
- M. K. Z. | Non, je ne les ai pas vus !
- L. P. | Mais tu as vu l'accueil qu'ils ont reçu.
- M. K. Z. | J'ai vu l'accueil ! Et puis je lisais les journaux, je les voyais...
- L. P. | À travers les autres !
- M. K. Z. | ... à travers les journaux ! Jean-Marc Téno, je l'ai confondu avec un musicien : il ressemble beaucoup à un musicien, Richard Bonnat. Je me suis approché de lui, je lui ai dit : « Ah, vous êtes Richard Bonnat ? » Il m'a regardé, il a souri, il a dit : « Non, non, ce n'est pas ça. » Il m'a dit son nom. Je lui ai dit qu'ils se ressemblent. Il m'a dit que depuis le samedi précédent, tout le monde lui disait ça.
- L. P. | Ah, bon !
- M. K. Z. | Eh ! J'ai dit : « Ok. Bon, je ne me suis pas trompé ! »
- L. P. | Grande confusion !
- M. K. Z. | Oui. Et je le voyais à la télé, quand je descendais, le soir. Et puis je voyais des commentaires sur leurs films. Je me suis dit : « Ce milieu doit être libre. Ce sont des gens qui font ce qu'ils veulent ! » Ils arrivent à l'hôtel... Tu ne peux pas les identifier à quelque chose, parce que... Quand même, à l'hôtel, on était dans le plus grand hôtel, on voyait tout le monde passer : on voyait des personnalités, des hommes politiques, des hommes d'affaires, tout ça, toujours... carrés. Et, eux, ils arrivaient, comme ça, tellement... Comme on dit chez nous : « au hasard ! »
- L. P. | Oui, oui !
- M. K. Z. | [*rit*] Et ça, ça m'avait plu. Je me disais : ce sont des gens qui peut-être ont une certaine liberté de faire ce qu'ils veulent. À peu près une année après, j'ai croisé un copain. Le numérique commençait à être là : il y avait plein de clips qui étaient réalisés au Burkina. Ce n'était pas que du cinéma. Et j'avais croisé un ami, qui avait à peu près mon âge, et qui était monteur. Il faisait le montage en VHS, déjà. Il montait en VHS. Il était dans une petite boîte où il faisait des clips. Il était super-occupé, et ça, ça me plaisait ! Il m'expliquait un peu ce qu'il faisait. J'étais vraiment impressionné : je le trouvais occupé, et épanoui. Il n'avait pas d'argent, ce n'était pas ça. Mais il aimait ce qu'il faisait. Et quand on se retrouvait, dès qu'il était là, on ne parlait que de ça. Dès qu'il était dans le groupe [*d'amis*], on ne parlait que de son métier. Parce que lui, il aimait parler, il racontait les clips, il parlait des films qu'ils faisaient. Et ça, je commençais à m'y intéresser. Et je disais, autour de lui : « S'il y a une occasion pour se former, quelque part, moi, je suis prêt ! » Mais... Ça a duré. Et puis bon, lui, il ne me trouvait rien. Et j'ai croisé d'autres profs, d'autres amis, d'autres collègues, d'autres promotionnaires. Je disais ce que je faisais et ce que je voulais faire : « Bon, je suis à l'hôtel, mais ça ne me plaît pas. » Mais en même temps, j'étais toujours à l'hôtel, parce qu'il ne fallait pas arrêter !

- L. P. | Il fallait manger !
- M. K. Z. | Voilà ! Et un jour, j'ai croisé... J'ai aussi été moniteur de colonie de vacances. Pendant les vacances, je me suis formé : on est allés en colonie, avec un collègue, un moniteur. Et on parlait, comme ça, et il me dit qu'il a vu une annonce où on fait... des formations. Que, comme je veux faire du cinéma, lui, il a vu une annonce au ministère, où il y a des cycles de formation. Mais il n'en sait pas beaucoup plus. Et que, bon, en rentrant à Ouaga, il faut aller voir. Effectivement, j'y suis allé, et j'ai trouvé qu'il y avait des sessions de formation : un mois.
- L. P. | Formation à quoi ?
- M. K. Z. | Formation aux métiers du cinéma.
- L. P. | Ah oui !
- M. K. Z. | Tous les métiers.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Voilà, tu pouvais être cadreur, ingénieur son, réalisation, montage, tout, quoi ! Jusqu'à « décoration » ! Tout tout tout ! Je me suis dit : « Ça, il faut comprendre plus avant. » Donc, je suis allé dans les bureaux, je me suis renseigné. Ils me disent : « Oui, voilà, il y a déjà deux formations qui sont passées. L'autre formation qui vient, le mois prochain c'est caméraman ; image. Il reste deux à trois places. » Il restait encore à peu près une semaine. Et pour l'inscription, il fallait 50 000 [CFA].
- L. P. | Aïe aïe ! C'était privé, alors ?
- M. K. Z. | Ce n'était pas privé, c'était pour l'État, à travers un projet. Mais, en même temps, ils ne voulaient pas... S'ils disaient que c'était gratuit...
- L. P. | Oui, il y a tout le monde qui va...
- M. K. Z. | Tout le monde qui va débarquer ! Même ceux qui n'ont rien à faire et qui ne veulent pas particulièrement...
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Donc, il fallait tout de même mettre un prix, et voilà. J'ai dit « Ok ! » Je suis parti, j'ai commencé à regarder, je n'avais pas 50 000. J'ai appelé ma sœur, ma grande sœur qui travaillait déjà, dans une ONG, qui était assez bien payée. Je lui ai dit : « Bon, écoute, j'ai un problème, il me faut 50 000 dans l'urgence pour m'inscrire à une formation. » Elle, elle savait en fait ce que je voulais faire. Je lui ai dit : « Voilà, j'ai vu la formation, mais il me faut 50 000. » Bon, voilà, elle a rassemblé l'argent, je suis parti chercher l'argent, je suis allé voir, m'inscrire. Et j'ai fait la formation. Et dans la formation, il y avait une bourse que l'on donnait aux meilleurs, pour qu'ils puissent suivre le cours de perfectionnement.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Continuer. Pour encore un mois. Mais c'était deux bourses. Et c'était [pour] les meilleurs ! J'ai dit : « Bon, ça... ! [rires] Forcément, il faut !... »

- L. P. | Il faut que tu la décroches !
- M. K. Z. | « Sinon, ça s'arrête là ! »
- L. P. | Tu les as tous « tués » ?
- M. K. Z. | Oui, non ! [*rires*] Bon, j'ai eu la bourse. On était deux. Donc, je suis revenu pour le perfectionnement. Et la vie étant faite de rencontres, de tout... Je suis très ouvert, aussi, voilà... Le formateur qui était venu... En fait, c'était un projet qui était piloté par le Burkina, mais qui avait des partenaires en Belgique et en France, notamment les écoles de cinéma. Donc : la Femis, et l'Insas, en Belgique⁹.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Donc, les formateurs venaient de ces lieux-là. Des anciens élèves de la Femis, ou des professeurs à la Femis. Et l'année où je suis reparti faire le perfectionnement à l'image, il y en a un qui venait – un chef opérateur passé par la Femis –, qui travaillait, mais qui avait aussi du temps, qui avait envie de... Voilà : on l'a sollicité, il avait du temps, [*et*] il voulait aussi venir en Afrique, où il n'était jamais allé.
- L. P. | Oui. Ça, c'est pour la deuxième [formation] : tu as eu la bourse...
- M. K. Z. | Oui, la deuxième. J'ai eu la bourse.
- L. P. | Mais... c'est plus tard. C'est un an après ?
- M. K. Z. | Non, non. C'est trois... quatre ou cinq mois après. C'est dans la même année.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Et quand il est arrivé, moi, j'étais vraiment dévoué. J'étais vraiment dedans. On a sympathisé. Et lui, il avait amené une petite caméra. À ce moment, c'était vraiment les petites caméras DV qui... Les PD250. La petite caméra. Et lui, il voulait faire un film à Ouaga pendant son séjour. Il disait qu'à chaque fois qu'il partait quelque part, il amenait sa caméra parce que, bon... Il voulait découvrir.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et il travaillait avec une production qui lui donnait carte blanche, s'il avait envie de faire [*un film*] – « La Huit. »
- L. P. | Ah oui...
- M. K. Z. | Justement ! Stéphane Jourdain¹⁰.
- L. P. | Voilà.
- M. K. Z. | Donc, que s'il voulait faire un film quelque part, il pouvait... Mais après, si ce n'était pas bien, ils ne prenaient pas [*le film*]. Si c'est bien, il

9. Femis : Fondation européenne des métiers de l'image et du son ; Insas : Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion de la fédération de Wallonie-Bruxelles.

10. Stéphane Jourdain, réalisateur et producteur à La Huit, ainsi que Gilles Le Mao, réalisateur, producteur et président de La Huit, ont programmé puis animé la séance spéciale *La Huit et la Musique* (« Carte blanche à La Huit production », 26 et 27 novembre 2016, 14 h-19 h), lors de la 35^e édition du Festival international Jean Rouch (automne 2016). D'où ce « Justement ! »

rentrait en production. Donc, il m'a dit : « Écoute, après la formation, si tu veux, on peut se balader ensemble, et puis tu me montres Ouaga. Comme ça, tu en profites pour filmer, je filme, et je te montre aussi. Après les cours. Voilà, je te montre vraiment la caméra. » Parce que, pendant les cours, on était nombreux sur deux caméras, et chacun cherchait à... J'ai dit : « Ok ! » J'avais une moto. Ça arrangeait ! Après les cours, je l'embarquais, et vraiment on rentrait... Il a découv... C'est Ouaga, quoi ! On n'était plus dans les institutions, à l'hôtel, on partait dans mon quartier, partout.

- L. P. | Oui, tu lui as fait... Tu lui as ouvert les portes de la ville !
- M. K. Z. | Voilà, plein de choses. Et puis, lui, il voyait des trucs... Il entendait parler d'un truc, on partait ! Il voulait voyager ; il est allé à Bobo, il est parti aux cascades, à Banfora. J'avais des amis là-bas, je leur ai confié... Donc, on s'est bien entendus.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Et moi, j'ai aussi beaucoup appris. Parce qu'on discutait beaucoup. Lui, il faisait du documentaire. Donc on parlait beaucoup, de thématiques... Et je voyais déjà des sujets possibles ! Chaque fois que je lui racontais une histoire, il me disait : « Mais, attends, ça, c'est le sujet d'un film ! »
- L. P. | Cela t'a mis le pied à l'étrier !
- M. K. Z. | Oui !
- L. P. | Et cette formation, c'était pour être caméraman.
- M. K. Z. | Oui.
- L. P. | Cadreur, comme on dit.
- M. K. Z. | Cadreur, oui. J'ai fait ça, à la base. Pour être cadreur. Et quand il est rentré, quelque temps après, il m'envoie un mail, il me dit : « Bon, écoute, j'ai un travail au Niger qui risque de se faire : un tournage. C'est un long métrage. Et je suis en train de voir avec la production pour ne pas faire venir mon assistant de la France, et pour prendre un assistant en Afrique. »
- L. P. | Sur place, oui.
- M. K. Z. | « Donc, toi, ça va te former, et en plus, ça va être moins cher pour la production. » Parce que ce ne sont pas les mêmes charges. Moi, je viendrai comme stagiaire, donc ça ne va pas être le même salaire. Et, comme il connaît mes limites, on va pouvoir s'en sortir, ça sera peut-être possible. Je lui ai dit : « Ok. » Effectivement... Et c'est Christian Lelong.
- L. P. | Han han.
- M. K. Z. | Je ne connaissais pas Christian. Et c'est Christian Lelong qui devait faire un film au Niger, à Agadez. Le film s'appelait *Agadez Nomade FM*¹¹ ; sur le patrimoine de la vieille ville.

11. *Agadez Nomade FM* (France/Niger/Suisse, 2003, 75'), réalisé avec Pierre Mortimore, est le premier long métrage de Christian Lelong. Visible à l'adresse : http://www.dailymotion.com/video/xk18kt_agadez-nomade-fm_shortfilms

- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Et... voilà. Cela se met un peu en route. À un moment donné, ça...
- L. P. | Donc, ce n'était pas Jourdain qui te...
- M. K. Z. | Non, c'est... le cadreur, euh, le formateur, qui connaissait Stéphane Jourdain. Lui s'appelle Jean-Marc Bouzou : il m'avait parlé de La Huit parce que le film qu'on avait fait à Ouaga était produit par La Huit.
- L. P. | Et c'est lui qui te rappelle pour te dire : « Eh bien, écoute, il y a Untel qui pourrait te prendre. »
- M. K. Z. | Voilà. Lui, il a été sollicité pour être directeur de la photographie, sur un film en Afrique.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Et au lieu qu'il vienne avec son assistant, il dit qu'il préfère trouver quelqu'un sur place.
- L. P. | D'accord. Lui, donc, il n'était pas le réalisateur.
- M. K. Z. | Non, non.
- L. P. | C'était Christian.
- M. K. Z. | Voilà. C'était Christian, maintenant, qui était le réalisateur. Et Christian ne me connaissait pas. Et lui [*Christian*], il avait un peu peur. Il dit [*à Jean-Marc*] : « Bon, écoute, je n'ai pas... C'est toi qui décides ; si tu penses qu'il est capable de le faire... Mais il ne faut pas que ce soit un stagiaire qui vienne, et qu'on prenne le temps pour le former. Parce que, quand même, c'est un documentaire, ce n'est pas une fiction, c'est compliqué... » Le débat portait là-dessus. Et Jean-Marc, lui, il me défendait, mais...
- L. P. | Il avait peur !
- M. K. Z. | Oui, il avait peur. Parce qu'on tournait en pellicule, et que moi je n'ai pas été formé sur la pellicule. On a été formés sur la vidéo. L'urgence, c'était de me donner quelques notions en pellicule, en vrai.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | La seule façon de le faire, c'était de venir en France. Parce qu'il n'y avait pas de...
- L. P. | Il n'y avait pas de matériel.
- M. K. Z. | Il n'y avait pas de matériel, à Ouaga. Et même s'il y a le matériel, Jean-Marc n'est pas là.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et là, il m'a dit : « Bon, écoute, je vais trouver un stage en France. Mais il faudra que tu trouves le billet d'avion, si c'est possible. Et après, pour le logement sur place, il n'y a pas de problème. » J'ai dit : « Bon, essaye, on va voir. » Effectivement, il a trouvé un stage à Panavision, qui avait des studios à... Je ne sais plus où. Panavision, c'était un gros loueur de matériel. Tout le cinéma, en son temps... Bon, là

il fallait que je trouve le billet d'avion pour venir. Lui, il n'a pas envie de demander cela à la production. Sinon ils vont dire : « Écoute, on envoie un autre ! » [*rires*]

- L. P. | Oui, évidemment ! Finalement, on doit payer le voyage...
- M. K. Z. | ... à un gars qui doit être formé ! C'est... c'est compliqué !
- L. P. | Oui, ça devient... tordu.
- M. K. Z. | Tu sais qu'après, tout cela va se savoir. Mais... Effectivement, je trouve un moyen de venir. Parce que j'avais des amis qui n'arrêtaient pas de me dire : « Écoute, Michel, on va t'inviter en France... » Et moi je disais : « Non, moi, je ne viens pas en France pour ne rien faire ! Si je viens en France un jour, c'est pour apprendre quelque chose... Je n'ai pas envie de venir comme un touriste... »
- L. P. | Me balader, oui.
- M. K. Z. | ... me balader, et puis revenir en Afrique, et je ne peux même pas dire ce que je suis allé faire ! J'ai dit : « Non, non, ça ne m'intéresse pas ! » Et dès que cela m'a été proposé, j'ai rappelé mes amis. Ils m'ont dit : « Ton billet est toujours valable, il n'y a pas de problème ! » À ce moment, les billets étaient moins chers. Il y avait... un cargo, là, qui venait et qui s'appelait *Point-Afrique*.
- L. P. | Oui, je me souviens. Il y avait des billets tout à fait abordables.
- M. K. Z. | Oui ! Le billet coûtait 150 000 CFA, 200 000¹², aller-retour. Il fallait le prendre un mois à l'avance. « Charter », là.
- L. P. | Oui, ça marchait. Il y avait des petits pépins... Mais ça marchait.
- M. K. Z. | Exact ! Avec des départs très tard dans la nuit, mais ce n'était pas un problème ! Donc, effectivement, j'ai eu le billet et je suis venu, pour un mois. À Panavision : une société qui louait... Donc, Jean-Marc devait se charger de me former. J'ai fait trois semaines de formation. Après, on avait une semaine. Il devait aller voir Christian, qui était à Annecy, s'entendre avec lui sur les options, voir le matériel, et tout ça. Et il m'a proposé de l'accompagner, en disant : « Il est venu en France pour se former... » Bon, il pouvait lui dire la vérité, à ce moment-là, puisque j'avais la formation. Et on est allés pour une semaine là-bas. Ensuite, on devait partir, et le tournage était prévu deux mois plus tard. Donc c'était bien, pour moi, puisque je parlais, je découvrais le matériel, et je faisais connaissance avec Christian.
- L. P. | À Annecy ?
- M. K. Z. | À Annecy. Et on a travaillé sur le matériel, à préparer, à ranger, et on a eu aussi des discussions. C'est là que j'ai connu Christian, son projet, tout ça. Effectivement... Moi, je suis revenu au Burkina. Un mois après, je les ai rejoints au Niger, pour le tournage. Et c'était vraiment...

de très belles expériences ! C'est pendant ce tournage que j'ai compris que je devrais faire du cinéma. J'en étais absolument convaincu. Rien ne pouvait m'arrêter !

- L. P. | Le point de départ !
- M. K. Z. | C'était le point de départ, et vraiment c'était bien : professionnellement, humainement, tout ! Et le film a eu du succès, aussi. Après, le film est allé à Berlin, et il a été primé dans une catégorie, l'image.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Donc, il y avait quand même un travail bien fait de l'équipe image. Et c'était lui et moi. Et moi, je faisais la mise au point. C'est moi qui faisais la mise en boîte de toutes les pellicules, c'était quand même... Pour un premier truc, c'était quand même bien !
- L. P. | Oui ! Oui oui.
- M. K. Z. | Et après, Christian avait un autre tournage, sur un autre film, en vidéo, cette fois. Il me disait : « Écoute, Michel, si tu veux, après ce tournage, moi je vais rester deux semaines. L'équipe va partir, mais moi je reste deux semaines, pour un... » C'était comme un *teaser*. Il fallait avoir des images pour venir parler dans une commission, comme ça. « Mais... J'ai deux caméras. Normalement, on doit filmer à deux caméras : si tu veux, tu restes, et on filme ensemble. » Et moi, je n'avais rien à faire à Ouaga ! Après, je suis resté, on a fait ce film, qui va être très vite... Il s'appelle *Justice à Agadez*. Peut-être que tu l'as vu ?
- L. P. | Non, je ne l'ai pas vu.
- M. K. Z. | C'est un très beau film [*Interruption téléphonique ; Jean-Marc Bouzou !*] Donc voilà, je reste avec Christian pour faire ce film-là, qui s'appelle *Justice à Agadez*¹³. Bon, il avait l'idée du film. Mais ce n'était pas écrit. Il fallait avoir des images pour venir... comme souvent dans la production : il faut avoir des images pour pouvoir présenter le projet. Parce que ce n'était pas évident. C'était sur la justice, sur la sharia ; la justice traditionnelle : le kadi, qui est le juge du sultan. Donc une justice fondée sur la tradition et le Coran. C'est sur le Coran qu'on juge. Le film est très bien. Donc, moi je reste pour ce film. Et c'est là aussi qu'avec Christian, c'est intéressant parce que lui, il est vraiment... Jean Rouch, quand même... Il a été élève de Jean Rouch, par le passé ; il a fait des études d'anthropologie, aussi. Il a même fait sa thèse, à Agadez. Et là, si tu veux, c'était comme une école, en fait. Moi, j'étais curieux. Donc, c'était vraiment comme une école : j'avais mon carnet, j'avais tout, je posais des questions. Quand on était là, on parlait de tout, de

13. *Justice à Agadez*, de Christian Lelong (Niger, France, 2004, 78'), produit et diffusé par Planète, Cinédoc films, 8 Mont-Blanc. Voir : http://www.dailymotion.com/video/xkxvgo_justice-a-agadez_shortfilms.

politique, de société, et de comment faire les films. Voilà. C'était mon école, comme ça, qui commençait vraiment bien : en direct !

- L. P. | Génial, oui !
- M. K. Z. | Donc, on finit ce film, et moi je rentre au Burkina. Avec vraiment le sentiment de...
- L. P. | Et ça, ça a duré longtemps ?
- M. K. Z. | Oui, à Agadez, on a fait quand même... On a fait combien de semaines... On a fait deux mois de tournage.
- L. P. | Oui. Ah oui, finalement les deux semaines se sont transformées en deux mois.
- M. K. Z. | Oui ! Au départ, il y avait le film avec Jean-Marc, et après, moi, je suis resté, je ne suis pas parti.
- L. P. | Oui ! Mais je pensais que ça continuait sur quinze jours, la proposition de Christian.
- M. K. Z. | Oui oui, mais c'est tout mon séjour, y compris l'autre film, qui a fait au moins deux mois.
- L. P. | Ah, voilà. Donc c'était intense pour toi, c'était la découverte.
- M. K. Z. | C'était intense, oui ! Et quand je suis revenu au Burkina, je continuais à travailler. Et puis, j'avais aussi des... On me référait maintenant des gens. Christian aussi était convaincu que je savais filmer, que j'avais une manière de faire, que... j'avais la technique, voilà. Donc, dès qu'il y avait quelqu'un qui venait faire un truc au Burkina ou quelque part, on disait : « Ah oui, il faut voir Michel, c'est un bon cadreur... » Au Burkina aussi, j'ai fait quand même... J'ai commencé à travailler sur des petites choses.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Des trucs... Je prenais de tout. Que ce soit des clips, de la pub, je faisais ! Je filmais tout, j'étais partant pour tout !
- L. P. | Du coup, tu commençais à te faire un peu connaître, dans certains milieux...
- M. K. Z. | Oui, dans le milieu...
- L. P. | ... en tant que caméraman !
- M. K. Z. | Voilà, comme caméraman. Mais on disait : « Bon caméraman ! » Ça, ça m'est resté. Même aujourd'hui, la référence, pour les gens, c'est... bon caméraman ! [*rires*]
- L. P. | D'accord ! Pas caméraman simplement !
- M. K. Z. | Oui, c'était... Tu vois ! Mais après, je me disais : « Est-ce que ça va toujours être comme ça, ou bien c'est juste par hasard ? » Tu vois, au début, tu te dis : « Bon, c'est un coup de chance ! » Mais bon, après tu te dis qu'il y a un truc que tu as, voilà.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et après, je commençais à prendre... Comment on appelle ça ? Prendre des risques ! Vouloir faire des trucs un peu plus ambitieux, avec

des réalisateurs. Ce n'était pas évident. Donc, le premier truc que je fais, c'est avec une dame. Avec une fille qui vient au Burkina, qui reste pendant... un an, qui travaille sur... Qui fait des photos des dames qui balayent la rue, à Ouaga. Et, un jour... On se connaissait, comme ça. Et après, elle dit : « Non, j'ai envie de... J'ai des photos. J'ai beaucoup d'enregistrements. Mais je me suis dit qu'il fallait que je fasse un film. » J'ai dit : « Oui, bonne idée. » Elle dit : « Mais, maintenant, moi, je ne peux pas filmer. Moi, je suis photographe, je ne suis pas... Je ne peux pas filmer : j'ai envie que tu... Je connais un peu comment tu fais, voilà : j'ai envie qu'on travaille ensemble. Et comme ça, tu peux aussi... Comme tu connais un peu le documentaire, et que tu parles la langue des dames – parce que la plupart des femmes ne parlent pas français, donc... » J'ai dit : « Ok. » On a commencé effectivement à travailler, à réfléchir. Elle écrivait, elle me donnait, elle me lisait, et tout... Et un jour, à un moment donné, il a fallu qu'elle quitte le Burkina, pour des raisons personnelles. Donc, il y avait urgence, subitement, à faire le film.

- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | Elle m'appelle, un soir, presque désespérée, et elle dit : « Bon, il faut qu'on fasse le film dans le mois à venir », parce qu'après elle doit quitter le Burkina. Je lui dis : « Il n'y a pas de souci. » Et j'ai trouvé un ingénieur son, mon ami, justement, Jupiter, que tu as vu au bureau.
- L. P. | Oui, que j'ai vu là-bas¹⁴.
- M. K. Z. | Oui. On était à deux, à trois. Et on a suivi cette dame la nuit tard, le matin tôt. On a fait un mois de tournage. Et le film a été monté, et le résultat était vraiment bien. Il s'appelle *Poussières de femmes*¹⁵.
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Le film était très bien. Et c'était vraiment... Quand il a été projeté à Ouaga, tous les gens, vraiment, voyaient mon travail complètement autrement.
- L. P. | Ah, oui ! Mais je ne l'ai pas vu dans ce que j'ai pu trouver sur ta filmographie.
- M. K. Z. | Oui.
- L. P. | Je ne l'ai pas vu, celui-là. Il a disparu ? Parce qu'il n'était pas dans ton...
- M. K. Z. | Non... Il n'a pas eu...
- L. P. | Une production ?

14. À Ouagadougou, lors d'une visite rendue à Michel K. Zongo en février 2016 dans les locaux de Diam production, société qu'il a créée en 2010 avec Moumouni Jupiter Sodre.

15. Documentaire de Lucie Thierry, 2007, 52'. Image Michel K. Zongo, montage Florence Bresson, production : Manivelle productions (Ouagadougou), Les Films du Djabadjah (Bobo-Dioulasso).

- M. K. Z. | Voilà, c'était une production presque personnelle. Il n'est pas rentré dans beaucoup de circuits, de festivals, de tout. Mais le film est bien.
- L. P. | Tu ne l'as pas ici ?
- M. K. Z. | Non, je l'ai à Ouaga, par contre. L'année passée, je l'ai programmé à Koudougou¹⁶.
- L. P. | Ah, oui.
- M. K. Z. | Parce qu'il est toujours d'actualité.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et il y a autre chose qui va changer beaucoup de choses pour moi, en 2003. Je rencontre, au festival Fespaco 2003... Je faisais un documentaire sur Coca-Cola [*rires*] – Coca-Cola était le partenaire officiel du Fespaco – ... et un grand frère du métier, qui avait sa boîte de communication, a eu un marché de faire un film documentaire sur la présence du Coca-Cola dans le... un film promotionnel !
- L. P. | D'accord !
- M. K. Z. | Donc, moi j'avais ma caméra, j'avais une caméra – l'histoire de cette caméra est marrante, je vais la raconter après – et, d'un coup... À ce moment, ce n'était pas évident : c'était rare, hein. Mais j'avais déjà une caméra, et, du coup, j'avais du boulot, aussi.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Mais on ne me louait pas la caméra seule : il fallait me prendre ! [*rire*] Même si tu es cadreur... J'avais un copain à qui j'avais prêté ma caméra. Mais sinon, c'est moi qui filmais, toujours ! Et j'avais raison, parce qu'il n'y en avait pas, et ça s'abîme vite...
- L. P. | Ben oui, tu es fichu après !
- M. K. Z. | C'était mon truc !
- L. P. | Ton outil de travail.
- M. K. Z. | Oui ! Ça, ça me donnait du boulot. Donc, je faisais ce petit film dans le Fespaco. Et il y a un gars qui me voit, et qui dit : « Écoute, prends ma carte, et après, on discute. Je suis là pendant le Fespaco, après je suis à Bobo, mais... – c'est un Suisse qui vit à Bobo –, mais après, j'ai envie qu'on parle. » Donc, après je l'ai appelé, et on s'est retrouvés. Il m'a dit : « Écoute, je t'ai vu filmer, voilà, on cherche quelqu'un, moi je suis à Bobo, j'ai un projet, on fait du cinéma itinérant. Mais... on filme des choses aussi pour montrer le soir, pour projeter. C'est complexe à expliquer comme ça, mais si tu es intéressé, j'ai envie de te faire connaître ça. Si tu es intéressé, on a des séries de projections après le Fespaco, une semaine après : on te fait venir à Bobo, tu vas découvrir

16. De Diam production émane, en 2013, l'association KOUDOUGOUDoc, organisatrice d'un festival du film documentaire annuel qui se tient à Koudougou. Voir le site : <http://koudougoudoc.net/festival>.

le truc. Et si ça t'intéresse, on aimerait que tu intègres l'équipe, parce que... Bon, tu as le *feeling*. Et puis, bon, je ne sais pas pourquoi, mais... : on cherche quelqu'un, quoi ! » Je lui ai dit : « Ok. » Effectivement, après le Fespaco, moi je rejoins Bobo, je pars le voir. Le monsieur s'appelle Berni Goldblat. Aujourd'hui, il est en France, c'est devenu une star aussi ! Ils avaient... Leur association s'appelle Cinomade¹⁷. Ils font des projections itinérantes, de sensibilisation, sur des thématiques. À ce moment-là, c'était le VIH/Sida. Parce qu'il n'y avait pas de débat, surtout dans le milieu rural.

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Et même en ville... Bon, on peut dire que là, ça va. Mais, en milieu rural, il n'y avait rien, rien, rien. Il y avait des tabous. Il y avait le rejet des malades du sida, il y avait la méconnaissance de tout : c'était vraiment catastrophique. Et lui, il avait... Ils avaient monté ce truc, et ils avaient plein de financements, des ambassades occidentales, le Danemark, des trucs... Voilà, les trucs qui finançaient les associations qui... Et le cinéma, c'était rassembleur, c'était l'outil, c'était... Il y avait du monde qui venait, et donc il y avait vraiment...

– L. P. | Oui, c'était un bon outil de communication !

– M. K. Z. | C'était un bon outil de communication. Donc, moi, j'intègre l'équipe. Je fais une semaine avec eux, et je dis : « Ça, c'est !... » Ça m'a retourné. Ça m'a... Le sujet, sur le sida, ça m'a... Je voyais le danger. Je me suis dit : « Si je ne fais pas ça, le nombre de personnes qui vont mourir !... » Comme si je me sentais... Un truc de culpabilité. Et j'ai dit : « Ok, moi, ça me va. Voilà, on va commencer. Je ne sais pas quand j'arrêterai. Mais ça me plaît. »

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Donc, on fait une espèce de formation, sur leur manière de faire. Je deviens chef d'équipe, je devrais diriger une équipe. Le truc, c'est que... : on allait quelque part, on avait environ deux semaines. Chaque jour, on avait dix, dix à douze villages, où, chaque soir, on arrivait... Chaque jour on arrivait, dans la journée, on faisait tout un truc de communication – mais avant, tout un travail qui avait déjà été fait.

– L. P. | Oui. En amont, prévenir...

– M. K. Z. | Voilà. Donc, on arrivait, on partait voir les autorités coutumières, administratives : se présenter, s'entretenir avec les gens. Et on faisait des micros-trottoirs. Une espèce de tourné-monté.

– L. P. | D'accord.

17. Cinomade, association 1901 créée en 2001, avec pour objectif « la création et la diffusion d'outils de sensibilisation », centre ses travaux sur l'Afrique. En 2009 a été créée une association burkinabé « avec des objectifs et des compétences identiques » (voir : <http://www.cinomade.org/presentation/>).

- M. K. Z. | Eux, ils le faisaient, avant. Ils me montraient comment ils le faisaient. Mais quand... Pour eux, ce n'était pas la technique, ce n'était pas... C'était juste avoir les propos des gens, qui allaient témoigner, qui allaient dire des choses sur le sida. Et quand je suis arrivé, j'ai essayé de faire les choses autrement. Donc, je faisais vraiment comme un film. Je... On n'avait pas d'outils pour monter, mais moi je faisais des tournémonté. Je calculais vraiment, tu vois...
- L. P. | Oui, les plans...
- M. K. Z. | Je filmais, je faisais des choix, et puis... voilà quoi.
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | Même : « Combien de minutes je dois filmer ? », c'était dans la tête. Donc, j'essaye de mettre ça en place. Pour filmer le village, pour filmer le chef. On arrive le matin, on va chez le chef, on lui dit de... On lui donne la parole : on lui dit de parler à sa population par rapport au VIH, qu'est-ce qu'il a à dire ? Voilà. Donc, le chef... Les chefs, ce sont des gens qui savent parler, dans tous les cas.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Il parle. Même s'il n'a pas de connaissance sur le sida, il appelle la population à être attentive, à dire... de bien nous accueillir, de rester sereins, parce que c'est une problématique qui est grave, tout le monde en parle, et ils ont intérêt à bien écouter, à suivre nos conseils, tu vois ?
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | C'est la voix du chef !
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Et après, on faisait des bouts de micros-trottoirs, comme ça, sur un canevas vraiment bien travaillé, pour vraiment susciter le débat. Le truc, c'était entre femmes et hommes. On passait par la relation hommes-femmes.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Parce que c'est ça, le clou du sida. Mais les gens, les techniciens, arrivaient directement avec les malades, mourants, tout. Alors qu'avant d'arriver là, c'est... C'est comment les gens vivent. Il y a la question sociale, qui envoie le sida. Si déjà vous avez... les infidélités, les lévirats, les pratiques culturelles, quoi.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Le petit frère meurt, le grand frère meurt, l'autre prend la femme parce que ce sont les coutumes, alors qu'on n'a pas fait de test pour savoir quoi, de quoi...
- L. P. | Eh oui, oui.
- M. K. Z. | Toutes ces questions semblaient être nouvelles pour eux. Parce que c'était régulateur de... Ils disent : « Waouh, mais c'est vrai, c'est... ! » On est con, quoi, tu vois ?

- L. P. | Mmh.
- M. K. Z. | Donc, on avait toutes ces petites questions. La journée, on parcourait le village pour chercher qui allait nous dire leurs pratiques, leurs manières de faire, leurs connaissances... Et puis des questions aussi qui leur font peur, pour lesquelles ils n'ont pas de réponses. Et le soir, on commence à montrer ça, en fait.
- L. P. | Ah, c'est-à-dire, directement... aux mêmes personnes ?
- M. K. Z. | Oui ! On montre le...
- L. P. | Aux gens du village...
- M. K. Z. | Aux gens du village.
- L. P. | Ok, d'accord.
- M. K. Z. | Réunis, devant... 2 000 personnes.
- L. P. | Sans... Sans avoir peur que... le fait qu'ils soient là, les...
- M. K. Z. | Non, mais justement, justement !
- L. P. | Parce qu'ils ont pris... Ils ont pris position, ils ont dit... ça peut être gênant.
- M. K. Z. | Mais justement ! Mais c'était ça ! C'était l'objectif : de choquer.
- L. P. | Oui, oui. D'accord.
- M. K. Z. | Et ceux qui étaient prêts à parler, ils savaient que ça allait être diffusé.
- L. P. | D'accord. Ils savaient d'emblée, et ils assumaient le...
- M. K. Z. | Ils assumaient. C'était même...
- L. P. | C'est une manière de bousculer...
- M. K. Z. | Voilà. C'était...
- L. P. | Et l'équipe avec laquelle tu vas là, il y avait... Il n'y a pas du tout de milieu médical ? C'était juste quelqu'un qui informait... ?
- M. K. Z. | Non, non. Aucun médecin.
- L. P. | Aucun médecin.
- M. K. Z. | On les avait tous écartés. Carrément. C'était expressément fait ! On les avait tous mis de côté.
- L. P. | Oui, en disant : « On passe d'abord par de l'information... »
- M. K. Z. | Voilà, nous, c'était...
- L. P. | ... sensibilisation, oui.
- M. K. Z. | ... sensibiliser, pour que les gens, même, puissent fréquenter les médecins.
- L. P. | Voilà ! Pour en savoir plus...
- M. K. Z. | Parce qu'il y avait un blocage entre les médecins, et eux ; la peur du médecin. Donc il fallait casser ce truc.
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Que la population puisse se retrouver dans les centres de dépistage, aille se confier.
- L. P. | D'accord.

- M. K. Z. | Et puis aussi rassurer qu'il y a des dispositions, pour qu'il n'y ait pas de rejets. Qu'il y avait des prises en charge, aussi ; que l'on n'était pas abandonné dès que... Il y avait des gens, même...
- L. P. | Oui, que socialement, cela devienne...
- M. K. Z. | Voilà. Et ça, c'était fort. C'était très, très fort. Parce que ça rassemblait. Dans un village de 3 000 personnes, on avait 2 000 personnes, la nuit. Il y avait tout le monde, ce n'est pas...
- L. P. | Oui, qui venait là. Et vous projetiez aussitôt.
- M. K. Z. | Oui. Et ce qui attirait, c'est le miroir. Quand les gens du village voient que ce sont eux-mêmes qui parlent, ce sont les gens, c'est le mécanicien du coin, c'est le boucher... Et on faisait tout, aussi, pour prendre... On ne prenait pas des personnes illustres du village, tu vois : on prenait n'importe qui. Parce que dans le village, tu vas avoir des gens qui, automatiquement, c'est automatiquement eux [*les interlocuteurs privilégiés*] : le conseiller du village, le chef, le petit frère de... Mais nous, on prenait n'importe qui. C'était une démarche. On arrivait, le boucher, la vieille qui voulait nous parler...
- L. P. | Les rencontres.
- M. K. Z. | Voilà : les rencontres, les gens. D'un coup, le soir, ça les valorisait : ces gens devenaient des stars dans le village ! [*rit*] Les gens les applaudissaient : « Ouais, c'est mon gars, c'est... » C'était impressionnant. Et ça, ça m'a vraiment... C'est là qu'est vraiment né mon rapport avec les gens que je filme.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Voilà, là, c'est vraiment...
- L. P. | Oui, là tu te rends compte de l'aller-retour, de...
- M. K. Z. | Voilà, je me rends compte du retour. Et de comment on peut rendre les choses évidentes, par le cinéma.
- L. P. | Oui, oui oui.
- M. K. Z. | De comment le grand écran...
- L. P. | Comment on peut faire passer un message, et...
- M. K. Z. | Comment ça magnifie les choses, en les rendant plus solennelles, plus vraies. Et ça, je l'ai perçu vraiment en faisant ce travail – que j'ai continué, d'ailleurs, pendant trois à quatre ans.
- L. P. | Ah oui ?
- M. K. Z. | Oui. Parce que, à un moment donné, ça fonctionnait tellement bien, moi j'avais envie de me retirer, mais il n'y avait personne.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Parce que c'était difficile : moi, je faisais tout. Oui, il fallait faire la brousse et... Voilà : il fallait aller dans les coins où personne n'est allé. Nous, on partait dans des coins où il n'y avait personne. Même l'administration. Tu vois, ils vont te dire que cela fait dix ans ou quinze ans qu'il n'y a pas eu...

- L. P. | ... qu'il n'y a pas eu quelqu'un qui est parti là-bas...
- M. K. Z. | Oui. Donc, quand on arrivait, on était...
- L. P. | Vous avez fait le tour du Burkina ?
- M. K. Z. | Ah oui, moi, je connais tout !
- L. P. | Ah oui, d'accord.
- M. K. Z. | Je connais tout. Je suis parti... J'ai fait, presque, les... les 8 000 villages du Burkina, j'en connais plus de la moitié. Oui. Je suis vraiment parti partout. On prenait la carte, et puis on décidait. On n'avait même pas d'a priori.
- L. P. | Donc, il y avait le matériel, de quoi faire vivre la petite équipe, et...
- M. K. Z. | Oui, on avait une bourse. Quand on partait, on avait de l'argent. Et tout le monde était payé pour son travail. Et pour manger, on arrivait – c'était une manière aussi de se socialiser avec les gens : on ne débarquait pas avec toutes nos gamelles, nos trucs ! – on leur... On avait un système : on arrivait, on leur donnait de l'argent. On avait un relais. On cherchait toujours quelqu'un du village, qu'on appelait « relais ». On commence par se coordonner avec lui, avant. Et, quand on arrive, on lui donne de l'argent. Avant même qu'on arrive, on lui donne de l'argent, et souvent, quand on arrive, on lui redonne de l'argent. Et lui, il s'occupe de tout. De trouver une femme, ou sa femme ; de trouver quelqu'un qui va préparer [*à manger*]. On mange ce que les gens mangent. On mange ce qu'il y a dans la région. Pour dormir, ce sont eux qui nous logent.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | On avait des matelas. On trouve... une salle de classe. Ou chez un habitant, qui a une cour, qui a une grande cour. Partout : chez le chef, chez le médecin, chez l'infirmier, chez l'enseignant. Il nous trouvait un lieu, et on arrivait. On était au moins cinq à six personnes. On dormait, on faisait notre travail, le lendemain on partait, toujours. Et à chaque fois, on disait, comme ça : « Nous, on met le feu, et après on s'en va ! » Parce qu'on crée le débat, on crée le tout dans le village, et le lendemain, on est partis. Et après, les gens nous appellent : « Ah oui, vraiment, vraiment... Ah, vous allez revenir quand ? Les gens vous réclament. Les gens disent que c'est... » Et ça, dès qu'on a ces retours-là...
- L. P. | C'est formidable !
- M. K. Z. | Ah oui, c'était vraiment bien. Après, on a fait faire des études. Le truc a été très bien. On a fait des études sur le retour de ça, c'était génial. À Bobo, il y a un sociologue, au centre de recherche de Bobo, un gars qui travaille à l'IRD, Coulibaly, c'est son nom je crois, qui a fait des recherches là-dessus : évaluation, recherches, pour voir l'impact social.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Ça a aussi été très utilisé dans le milieu ONG, associatif, tout. L'expérience. Et moi, à un moment donné, j'avais vraiment le sentiment

d'avoir tout donné. D'avoir fait... Et ça commençait à tourner en rond. Je n'avais plus envie, parce que j'avais le sentiment que j'avais tout donné, et que j'avais envie de passer à autre chose. J'ai fait trois ou quatre ans là-bas. De 2003... à 2007. Et ça a été une aventure humainement très bien, même avec Berni. Parce que, avant de partir... Lui aussi [*Berni Goldblat*], a réalisé un autre film [*que celui présenté au Fespaco, lors de leur rencontre*], qui n'a rien à voir avec le VIH ; un film d'auteur, qui s'appelle *Ceux de la colline*¹⁸. Qui est un film sur les orpailleurs, au Burkina.

- L. P. | Ah, oui.
- M. K. Z. | Et moi, j'ai fait l'image de ce film, avec Jupiter qui a fait le son. Donc, on est partis à trois, dans un endroit carrément... hostile. On est restés pendant trois semaines, pour filmer les orpailleurs, dans un milieu... dur.
- L. P. | Du côté de Poura... ?
- M. K. Z. | Oui, du côté de Diébougou.
- L. P. | Diébougou, ah oui, là-bas, il y a...
- M. K. Z. | Oui, vraiment à quelques kilomètres de Diébougou ; entre Diébougou et Bobo.
- L. P. | Oui. Ça, c'est après l'affaire des tournées au Burkina.
- M. K. Z. | Après, oui. Enfin, j'étais toujours dedans, mais j'avais pu former quelqu'un...
- L. P. | Oui, qui allait prendre la suite.
- M. K. Z. | ... qui allait [*sur le terrain*], et moi j'étais toujours à Bobo. Mais je ne parlais plus comme ça. À moins qu'il y ait besoin. Mais j'avais le choix de faire des choses que je voulais. Et lui aussi, Berni, qui avait mis ce truc en place, on avait essayé quand même de mettre des gens.
- L. P. | De transmettre.
- M. K. Z. | De transmettre. Parce qu'on avait le sentiment qu'on voulait faire d'autres trucs. Lui aussi, il avait envie de faire des films. Et moi j'avais envie de filmer... De filmer plus que ce que je faisais, voilà, les petits trucs. Donc, on est allés, il a fait son film...
- L. P. | Sur l'orpaillage.
- M. K. Z. | ... sur l'orpaillage. Un film qui a très bien marché, qui a eu beaucoup de prix, qui a été dans beaucoup de festivals, voilà, qui s'appelle *Ceux de la colline*. Donc, c'était moi qui avais fait l'image, et c'était, ce film... révélateur de mes talents de cadreur, en plus. Parce que, dès que le film passait quelque part, Berni, chaque fois... Des gens disaient : « Whaou, qui a filmé ça ? » C'était le sentiment qu'ils exprimaient. C'était comme ça.
- L. P. | Donc, c'était la deuxième fois qu'on te mettait vraiment...

18. *Ceux de la colline*, de Berni Goldblat (Burkina Faso, France, Suisse, 2009, 52'), produit par Cinédoc films (Annecy), Les Films du Djabadjah (Bobo-Dioulasso) et MirFilms (Genève). Visible à l'adresse : http://www.dailymotion.com/video/x15s0yv_ceux-de-la-colline_shortfilms.

- M. K. Z. | Voilà, le travail en tout cas [*rires*]...
- L. P. | La reconnaissance.
- M. K. Z. | Oui. Lui, il fait ce film, et moi, je commence à réfléchir. Et, toujours avec l'association, on cherche à faire d'autres thématiques que le sida. Faire un autre film, thématique, qui ne soit pas sur le sida. Et un jour, il y a une ONG suisse qui les contacte, qui dit : « Bon, écoute, nous, nous sommes dans l'agriculture biologique, au nord du... À l'Est, vers Fada. On veut faire un film, parce qu'on a un forum, sur... » Le Burkina voulait adopter les OGM. « Il y a un forum où on veut regrouper tous les paysans de l'Est, pour leur montrer la... » Parce qu'en fait, ils sont passés par un truc citoyen – l'État est passé par une combine, pour faire croire que ce sont les paysans qui décident.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Mais ce ne sont pas les paysans : les paysans, ils étaient guidés ; les paysans n'ont pas d'outils pour apprécier les OGM.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | C'était les confédérations paysannes qui étaient politisées, qui donnaient les instructions. L'ONG voulait casser un peu ça. Trouver un film qui va avoir un propos plus...
- L. P. | Militant ?
- M. K. Z. | Militant. En mettant même le coton, toutes les cultures d'ailleurs, que ce soit OGM ou conventionnelles, qui ont le même problème de... par rapport au sol. Parce que, eux, c'est vraiment culture bio, et tout.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Et Berni, voilà, mon copain, il me dit : « Écoute, il y a ce film qu'on demande. Moi, je n'ai pas envie de le faire. Et, en plus, je vois que toi, tu... je pense que tu peux le faire, tu peux assurer, c'est un petit film. » Lui, il disait comme ça : « C'est un petit film, parce qu'ils veulent un truc pour sensibiliser... » J'ai dit : « Il n'y a pas de problème, ok. » Donc, je m'embarque dans cette aventure. Et, arrivé comme ça dans ce milieu de paysans, il fallait... C'est nous qui devons chercher le film. Il y avait juste le cahier des charges. Il y avait des réunions que les paysans faisaient, pour parler, beaucoup de paroles... Mais il fallait trouver. J'arrive, je reste deux semaines avec les paysans, et je commence à réfléchir sur les problématiques. Donc, on a entendu plein de choses, je commence à faire des interviews des paysans. Après, je lâchais, je partais chez eux, vraiment, pour rester toute la journée, et discuter autrement que dans leur forum.
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Et ça, c'était vraiment bien. J'ai suivi trois ou quatre paysans, comme ça, qui m'ont expliqué, déjà, l'introduction du coton dans la région : comment il s'adapte, et puis comment, en très peu de temps, tout

est foutu dans la région. Alors que c'est une des régions les meilleures du Burkina, faunique et tout. Et là où ils ont introduit le coton...

- L. P. | Terminé !
- M. K. Z. | Terminé ! Ils te disent, comme dans un film, qu'il y avait des lions, à côté... Mais j'ai vu, attends ! alors que tout est vide ! Il y a vingt ans, il y avait le miel, il y avait ça, il y avait ça. Alors que si tu regardes, rien ne te dit : il n'y a pas de traces, à moins de quinze ans. Et ça, ça m'a encore bouleversé. Donc, à présent, dans le film, moi j'ai beaucoup mis le danger.
- L. P. | L'accent là-dessus, oui.
- M. K. Z. | Surtout sur la nature. Plutôt que sur la forme, d'accepter les OGM ou ne pas accepter. Parce que ce débat, moi non plus, je n'avais pas d'outils. Mais de montrer qu'il y avait un danger en cultivant le coton de cette manière, ça, je pouvais.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et ce film va être, rapidement... L'ONG n'a pas aimé le film. Parce que ça ne mettait pas leur label. Mais, en même temps, le film avait un tel succès qu'ils ne pouvaient pas le contester. Ça les emmerdait ! [*rires*]
- L. P. | Tu prenais ton indépendance ! Et comment il s'appelait, ce film ?
- M. K. Z. | Il s'appelle *Ti-tiimou*. Ce film non plus, je ne l'ai pas. *Ti-tiimou*. Ça veut dire : « Nos sols ». En langue gourmantchéma, ça veut dire : « Nos sols ».
- L. P. | Ah oui, c'était en pays gourmantché, ça.
- M. K. Z. | Oui, c'est ça. Vers le Niger.
- L. P. | Mais donc, à chaque fois tu avais des... des interprètes avec toi, ou...
- M. K. Z. | Oui, j'avais un interprète là-bas. Un jeune qui... En même temps, certains comprennent le moré. Mais ils ne le parlent pas.
- L. P. | *Ti-tiimou*. On est en 2006, 2007, 2008 ?
- M. K. Z. | Ça, c'est en 2008.
- L. P. | Donc, l'ONG n'est pas contente, le film est projeté...
- M. K. Z. | Le film est projeté. Il a été sélectionné dans un forum, en Suisse, qui s'appelle Médias Nord-Sud, qui est un grand forum sur la communication par la nature¹⁹. Voilà, les études de communication sur l'environnement... c'est un gros truc. Mondialement, c'est très connu, ils faisaient des projections de films. Et ce film a eu le premier prix là-bas. En plus, c'est en Suisse. D'un coup, l'ONG était mise en lézard, quand même ! Parce qu'il fallait revendiquer le film, et dire : « C'est notre film. » Dans

19. Tourné en 2008, *Ti-tiimou. Nos sols* (Burkina Faso, 2009, 30'), de Michel K. Zongo, produit par RIBios et Cinomade (producteur : Berni Goldblat), participe en 2009 au concours de films du 25^e forum international Médias Nord-Sud, à Genève. Visible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=2ffL5bgcomE>.

le générique, l'ONG est présente. Mais il y a aucun membre du... Je n'ai pas donné la parole à ces gens. Rien. Il n'y a personne qui se présente, pour dire : « Moi, c'est Untel. Je suis membre de RIBios, nous avons fait ça... » Non, je n'ai pas... Je n'ai pas dit ça. Et ça, ça les embêtait.

- L. P. | Tu ne les as même pas filmés ?
- M. K. Z. | Non.
- L. P. | Ce n'était pas... Tu as pris ce qui te semblait...
- M. K. Z. | Ce qui me semblait logique et...
- L. P. | De manière autonome.
- M. K. Z. | Autonome, quoi. Mais, en même temps, ce n'est pas exprès, je n'avais rien contre eux. C'est que ça desservait le film, en fait. Et le propos, ça allait rentrer dans un truc militant, qui était fragile.
- L. P. | Donneur de leçons...
- M. K. Z. | Voilà.
- L. P. | Un regard extérieur...
- M. K. Z. | Exact. D'un coup, à l'extérieur, le film a eu quatre ou cinq prix. Sur tous les festivals, les gros festivals « Nature », en Europe, il était là. Il a eu des prix – un prix en Guadeloupe, un prix en Grèce. En fait, les gens disaient : « On n'a jamais vu un film comme ça. » Parce que, en fait, c'est fait de l'intérieur. C'est ça. « C'est quelqu'un de là qui l'a fait, ce n'est pas... »
- L. P. | Oui, ce n'est pas le point de vue de l'ONG.
- M. K. Z. | Non, voilà. C'est comme si c'était un paysan qui filmait. Et là, ça m'a encore... Ça m'a encore donné quelque chose. Je me suis dit : « Oui, exactement. C'est ça que je voulais, c'est de cette manière que je voulais. C'est comme ça que j'ai envie de traiter les sujets. »
- L. P. | De travailler.
- M. K. Z. | Voilà, c'est comme ça que j'ai envie de travailler. Et... donc, ce film va quand même m'encourager. À se dire que bon, je peux encore... Je peux faire un film. Parce que, avant, j'étais cadreur, et là j'ai filmé, j'ai réalisé, je n'ai pas monté, j'ai monté avec un copain, mais j'ai conduit le film. Et après il est magnifié, il est beau, il a eu des prix, il est pris dans des situations d'ONG pour analyse, pour des conférences, pour des trucs...
- L. P. | Oui, ça devient un objet de travail, c'est...
- M. K. Z. | Un objet, un outil, quoi, de recherche... Moi, ça m'a vraiment touché.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Je voyais que... Ce n'est pas compliqué, en fait ! [rire] C'est surtout ça ! Je me dis : « Mais il n'y a rien de compliqué. C'est juste que j'ai fait simplement les choses. Aller voir ces paysans, c'est juste le fait de leur parler. Il n'y a pas de... Je n'ai vraiment pas fait... extraordinairement grand-chose ! » Et ça, ça va vraiment beaucoup m'aider par la

suite, pour... Même jusqu'à présent, quand je me mets au film, je pense comme ça. Je me dis : « Mais ce sont les trucs les plus simples qui sont réels. » Voilà. Là où on ne pense pas que ça peut être... c'est là que les choses se trouvent. Il faut aller toujours dans la simplicité, et dans la sincérité. Après cela, je me suis permis de me donner, pour la première fois, je me suis dit : « Bon, je vais faire comme les blancs, je vais aller en vacances ! » [*rires*]

– L. P. | C'est la consécration !

– M. K. Z. | Voilà ! C'était en cours d'année, comme ça. Septembre, mois de... mois d'août, mois de pluie. Là, je vais quitter Ouaga, je vais repartir. Depuis que j'ai quitté Koudougou, je ne suis jamais reparti faire une semaine, deux semaines : je pars deux ou trois jours, voir le Papa, tu vois... en courant. Toujours un truc. Je me dis : « Là, je vais aller m'installer à Koudougou, je fais au moins... » Je me suis dit : « Deux ou trois semaines. » J'ai dit : « Bon, je vais amener mon matériel. » J'ai amené ma caméra, j'ai amené mes trucs, j'étais à Koudougou. Et... On a... Au quartier, on a un endroit où tous les jeunes se retrouvent, pour boire du thé, ou boire une bière, ou boire le dolo [*bière de sorgho*]. Chaque matin, ou le midi, c'est là où tu peux trouver les gens, tu vois ?

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Donc, moi je parlais là, et j'ai vu Sibi. Je le connaissais depuis mon enfance. Il n'y a pas de... Je le connais ! Il arrive – et chaque fois que je le voyais, je le salue, tu vois... –, il tape ta main comme ça, et puis après il dit ton nom ! Moi, il avait duré de me voir [*il ne m'avait pas vu depuis longtemps*]. Donc, il n'arrivait pas !

– L. P. | Il n'arrivait plus à trouver ton nom !

– M. K. Z. | Ça l'emmerdait ! Donc, j'ai parlé. Et quand j'ai parlé, il a dit : « Ah, c'est Michel ! Mais toi, tu étais où là ? » – genre : tu es passé où, ça fait longtemps ? Mais quand je suis rentré... Bon, après, il a commencé à jouer, comme d'habitude. Mais quand je suis rentré, la nuit, je dormais, je me dis : « Mais attends, c'est, c'est... Ce gars, c'est quand même incroyable... » Ce jour, il disait aux gens, ah, que lui il connaît Michel depuis qu'il était petit, il suivait sa maman ! [*rire*]. Et je pensais, effectivement, oui, j'étais gamin, avant d'aller à l'école, je parlais avec ma maman qui faisait du dolo, et Sibi venait jouer dans le cabaret.

– L. P. | D'accord.

– M. K. Z. | Donc, j'étais, vraiment...

– L. P. | Oui, il t'a connu, là, entre les Calebasses...

– M. K. Z. | Oui, j'étais [*rire*]... J'avais 5, 6 ans, j'étais assis, et lui, il jouait ! Je commençais à me remémorer, et je me dis : « Mais c'est impressionnant, c'est la même force, c'est... pareil, en fait ! Ce que j'entends, ça me renvoie à il y a trente ans. Mais ça, c'est impressionnant. Il bouge... Il ne

change pas ! » Et je voyais toujours les gens qui l'admiraient, quand... Il y avait un truc – moi, je ne ressentais rien, mais je voyais le visage des vieux qui buvaient leur truc, et qui le trouvaient impressionnant ; d'autres disaient : « Ah non, lui, c'est un génie, lui, c'est un génie, ce n'est pas quelqu'un²⁰ ! »

– L. P. | Oui, d'accord !

– M. K. Z. | C'est un esprit ! Maintenant, j'étais là, je commence à réfléchir, je me dis que ça peut être... ; je me dis que je vais essayer de le filmer. Donc, le lendemain, je pars le voir, je lui dis : « J'ai envie de... Tu sais que je fais du cinéma, maintenant. Je suis caméraman. La dernière fois que tu as joué, ça m'a plu : j'ai envie de filmer quand tu joues. » Bon, il commence à dire : « Non, non non. Écoute, moi... » J'ai dit : « Non, je veux filmer. Peut-être que je vais faire un clip, et je vais te ramener ça, tu verras. » Il dit : « Ok, viens à la maison ! » Bon, je pars chez lui le matin, gueule de bois... Il joue pour moi : pas réveillé quoi ! [*rire*] Après, on commence à parler, je lui pose des questions, des trucs, sur le violon ; pour comprendre des trucs, même si je savais : pour avoir des propos de lui.

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Et quand je suis rentré, j'ai commencé à visionner les images, je me suis dit : « Non, ça, c'est un film ! Ça, je vais faire un film. » J'ai commencé à écrire le film là-bas. Oui. J'ai commencé à écrire, voilà, dix à quinze pages, comme ça. Sans rien... En développant des trucs, comme ça. Je me posais des questions, je me dis, par exemple – moi, j'aime aussi la musique blues, hein, blues, country... –, j'ai dit : « Mais... » J'ai commencé à comparer à Ray Charles, le côté aveugle, tout ça. Le gars, c'est parce qu'il est ici. Mais imagine Sibi au États-Unis, avec son violon, avec son truc !... Mais, c'est... c'est un jazzman ! C'est un bluesman ! C'est Ray Charles ! Lui, il n'a pas eu la chance, mais c'est parce qu'il est né au Burkina. Et puis, personne, bon... Les gens ne connaissent pas Ray Charles, donc, dans tous les cas... Ils connaissent Sibi [*rire*], donc !...

– L. P. | Oui, oui !

– M. K. Z. | Bon, tu vois, je me suis dit : « Mais il est comparable à n'importe quel bluesman du monde, partout. » Et puis, en plus, il détient un truc que tout le monde adore : c'est de chanter ta lignée ; ta génération, c'est une histoire, c'est comme s'il te donnait... Il parle de ton histoire : ton grand-père était ça, vous êtes venus de tel truc, originaires d'où, et en venant ici, vous avez fait ça. Il y a toute une histoire, quoi.

– L. P. | Oui, oui.

20. Au sens de « génie de brousse », un de ces petits êtres invisibles qui peuplent la brousse et entretiennent avec les êtres humains des rapports ambivalents.

- M. K. Z. | Je me suis dit : « Ça, il faut que je fasse un film. » Donc j'ai écrit, j'ai écrit, bon. Je me suis rendu compte que c'était... c'était bien. Et j'ai dit à Berni – j'ai montré ce que j'avais écrit à Berni, qui était à Bobo. Lui, il avait créé une société de production, pour faire son film, donc il avait eu des financements. Moi j'étais toujours à Ouaga, et je lui ai dit : « Écoute, ce film-là, je peux le faire. Je peux aller... Tout ! Tu sais bien que j'ai du matériel. Je peux aller, comme ça. Mais pour que le film soit plus vu, et que j'aie... j'aie envie de réaliser que j'ai quand même une petite carrière, on va essayer de... Je te propose qu'on mette le film dans une production. »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | « On va demander de l'argent. Même si on ne gagne pas : quelque part, on a quand même laissé des traces, il y a un nom qui reste. » Il dit : « Oui, il n'y a pas de souci, on y va ! » Et moi j'ai commencé par Christian, j'avais déjà une idée des dossiers. Comment on écrit... J'avais tous les films de Christian écrits : quand il écrivait, je lui avais dit : « Donne-moi ton film... Ton, ton scénario ! »
- L. P. | Oui, pour voir comment faire.
- M. K. Z. | Oui. Donc j'avais... Je n'étais pas largué. J'ai fait un dossier, tout bien présenté. Je l'ai montré à Berni, on a corrigé les fautes, on a fait le budget, et on a commencé à envoyer. J'ai envoyé à l'OIF²¹, j'ai envoyé à un fonds, qui existait toujours, le fonds... qui s'appelait... qui était destiné aux cours métrages : un fonds du ministère des Affaires étrangères, français. Et là, bing ! on gagne un fonds. De 8 000 €. Avec le Fonds sud²². Accompagné d'une résidence au Festival des 3 continents, à Nantes, [*résidence*] de réécriture de scénarios. J'ai dit : « Waouh ! là, c'est vraiment !... Là, ça commence à être sérieux ! » Et après, l'OIF m'envoie une lettre : « Écoute, ton projet est vraiment original, il est bien. Mais à cette étape, on a du mal à percevoir vraiment le film. Renvoie-nous le dossier après réécriture. » Parce qu'ils savaient que j'avais eu la résidence.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Parce que c'est un peu... Ils communiquent ! Et la résidence, il fallait aller avec le producteur, et le réalisateur. Donc, d'un coup, Berni [*rire*], producteur !...
- L. P. | Ah oui, propulsé comme producteur !

21. L'un des fonds de financement de l'Organisation internationale de la francophonie s'intitule « Aide aux arts vivants, visuels et à l'artisanat d'art ».

22. Le dispositif « Fonds sud cinéma », délivré par le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), financé par le ministère des Affaires étrangères et européennes et le ministère de la Culture et de la Communication, était une « aide sélective » destinée à soutenir « la diversité cinématographique dans le monde » ; créé en 1984, il disparaît fin 2011 (<http://www.cnc.fr/web/fr/fonds-sud-cinema>).

- M. K. Z. | Oui ! Il devient, oui, il devient producteur des films, et puis il débat. Alors que c'était genre... C'était, tu vois, c'était juste le label que je voulais. Ce n'était même pas qu'il fasse un travail ! Et d'un coup, bien sûrs, bien payés, tout, on a fait le voyage : on est venus, c'était très bien. Et, arrivés au Burkina, j'ai dit à Berni : « Bon, écoute, franchement, je ne m'attendais pas à grand-chose. Maintenant, je vais aller vite, je vais faire ce film. Je vais faire ce film. Ça bouillonne, je ne vais pas attendre, on a les moyens pour le faire, je pouvais le faire avec zéro francs, là on a 8 000 € ! Bon ! Écoute, on fait le film. » Effectivement, je... Tournage, avec des copains : on a fait de la machinerie, un peu. On a fait deux à trois semaines. Sibi me disait, à chaque fois : « Michel, je veux du matériel de sonorisation. » Parce que, quand il chante, il va dans les manifestations, il chante, on ne l'entend pas. Donc, il me dit ça. J'ai dit : « Bon, voilà, bonne nouvelle, Sibi, on a eu l'argent pour faire le film, je te paye ton matériel. » [rire] Direct ! Et ça, c'était vraiment incroyable. Même dans la ville, ça, c'était... Ça a fait vraiment un effet, les gens étaient trop contents ! Tu vois, Sibi qui a du matériel de sonorisation, ampli... En plus, ce n'était pas grand-chose, mais c'était bien pour lui. Donc, moi, je tourne ce film. [...] J'ai tourné le film, j'ai fait, quoi... deux ans ? Une année, même plus. Avant de monter. Et j'ai perdu l'énergie. Et, en parallèle, j'avais commencé à écrire *Espoir voyage*²³.
- L. P. | Oui, d'accord.
- M. K. Z. | Donc, je sortais de Sibi...
- L. P. | Oui, qui n'était pas fini, qui...
- M. K. Z. | Qui n'était pas fini, qui était posé. [...] On a monté le film. Ça pourrait être mieux que ce qu'il est. Voilà. Franchement. Parce que j'étais pressé d'en finir, avec ce film. Mais, il est... naïvement, pas mal. Sa démarche reste ce que je voulais. Mais voilà : il y a une construction qui manque ; qui n'est pas ce que je voulais. [...] Pendant ce temps, même quand j'étais à Bobo, je suis resté en contact avec Christian.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Parce qu'après, lui – c'est marrant, c'est intéressant –, justement, il est venu au festival, au Fespaco, avec son film qu'on a fait au Niger, qui était sélectionné au Fespaco.
- L. P. | Oui. Celui sur la justice, là.
- M. K. Z. | Non, *Agadez nomade*.
- L. P. | Ah oui, *Agadez nomade*, d'accord.

23. *Espoir voyage* (Burkina Faso, France, 2011, 83'), de Michel K. Zongo, produit et distribué par Cinédoc films et Diam production, sur lequel des précisions suivront ci-après, est un film où le réalisateur part à la « recherche » de son frère Joanny (évoqué en ouverture de ces propos), parti en Côte d'Ivoire alors que Michel avait 4 ans, et jamais revenu. Visible à l'adresse : www.dailymotion.com/video/x19glbq_espoir-voyage_shortfilms.

- M. K. Z. | Oui. Et là il vient, et moi j'étais déjà dans le cinéma itinérant. Et je lui dis... Je lui présente ce que je fais, je le présente aussi à Berni, à l'équipe. Je lui dis : « On a des soirées » – on avait fait exprès, aussi, de faire coïncider le Fespaco avec des projections dans les quartiers périphériques de Ouaga, parce que c'est ... Tout le monde est averti, voilà. Nous, on faisait des films de sensibilisation ; ça attirait, aussi. Et là, Christian a dit : « Écoute, je viens voir. » Je lui dis : « Bon... » Je l'ai invité à une soirée, il est venu dans un quartier, il a vu le truc. Il était... il était impressionné ! Parce que c'est... Tu vois ça pour la première fois, tu ne crois pas que c'est possible, en Afrique. Même les Africains, déjà, ça les surprend. Et quand tu viens d'ailleurs, avec tout ce que tu as comme... tabous, oui, le sexe, l'Afrique, c'est ça, mais... Tu n'y crois pas ! Tu te dis : « Mais qu'est-ce qui fait que les gens, à un moment donné, puissent parler librement comme ça, en public, à des gens qu'ils ne connaissent pas forcément ? »
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Parce que là, à chaque débat, on avait deux camps : les hommes, et les femmes. On avait, d'un côté, les hommes, de l'autre côté, les femmes. Il y avait un animateur, très doué, qu'on a vraiment formé, qui...
- L. P. | Qui faisait le lien ?
- M. K. Z. | Qui faisait le lien, qui prenait les accusations des uns et des autres. Qui disait aux femmes que les hommes les accusent d'avoir fait ça, et qui disait aussi aux hommes que les femmes les accusent... Donc, d'un coup ! Et lui, après, il les lance : il distribue la parole !
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Les gens se... tapent dedans ! Et chaque groupe doit... gagner, en fait !
- L. P. | Ah oui, c'est une joute...
- M. K. Z. | Il faut argumenter !
- L. P. | Oui, oui !
- M. K. Z. | Parce que, on va dire : « Oui, de nos jours, les filles... C'est parce que les filles aiment l'argent, elles sont matérialistes, elles ne veulent plus se marier normalement, elles cherchent... Voilà. Et c'est pour ça qu'elles, elles vont avoir le sida : parce qu'elles vont aller avec n'importe qui !... »
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Il y a des débats, mais de fond ! De la société ; une crise, une crise... Une transformation de la société, qui se met à nu ! Et lui, il avait trouvé ça incroyablement génial ! Donc, rapidement, le lendemain, il me dit : « Moi, franchement, votre truc m'a un peu travaillé. Je n'ai pas arrêté de réfléchir, et de voir ces gens : moi, j'ai envie de faire un film sur ça. » Je lui dis : « Je ne sais pas si Berni va être d'accord, parce que moi

je ne suis pas le patron de ce truc. Mais je sais qu'il a toujours refusé que des gens viennent faire des reportages comme ça. » [...]

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Je lui dis : « Moi, je vais lui en parler. Comme c'est toi... Il a de l'estime pour toi. Si c'est toi, comme tu es un cinéaste confirmé, il va peut-être faire confiance. Il n'a pas envie que des gens viennent faire des trucs pour changer un peu le propos ; un reportage, en faisant un truc caricatural. Et comme tu veux travailler, peut-être que c'est bon. » Effectivement, je les mets en contact. Christian explique son truc, et Berni avait l'air de dire que ça ne pose pas de problème. Mais... Le projet va se transformer. Christian voulait un truc sur ça. Il va revenir, après... Il part, il l'écrit. Et nous, on envoie tous les micros-trottoirs qu'on a filmés, on lui envoie une bonne partie, déjà transcrits. Il les regarde, il se dit : « Non, le film ne peut pas être sur l'activité. Il faut aller loin. Il faut réfléchir sur la société burkinabé. » Et il commence à écrire. Et il revient, il nous suit dans des villages, il regarde, il fait tout. Un jour, il m'envoie le projet écrit qu'il a envie de faire. Un film totalement... Qui sort du... Qui sort de l'institut... mais qui reste un regard sur la société, à travers la relation hommes/femmes. Et c'est ce film qui s'appelle *Amour, sexe et mobylette*²⁴. Je ne sais pas si tu l'as vu ?

– L. P. | Non, je ne l'ai pas vu, je crois.

– M. K. Z. | C'est un film très bien aussi, qui a beaucoup marché. Et qui est même sorti en salle, ici, en France. *Amour, sexe et mobylette*, parce que dans les débats, tout ce qui ressortait, c'était ces mots. Les hommes disaient, les femmes disaient... Les hommes disaient que les filles d'aujourd'hui, si tu n'as pas de moto, tu ne peux pas les avoir ! [*rire*] Et les femmes disaient que dès que tu te mets avec un garçon, il n'a pas envie d'une relation lointaine [*durable*], c'est le sexe ! Et les hommes disaient : « Oui, les femmes, si tu n'as pas d'argent, tu ne peux pas les avoir. » Et il y avait, parmi tous ceux-là, ceux qui disaient que l'amour... Ceux qui défendaient l'amour : malgré tout, l'amour existe. Et il commence à travailler sur ces axes-là. Il découvre aussi – parce qu'il était venu un mois de février –, il découvre que le 14, le 14 février, la Saint-Valentin, qui est une fête des amours, qui a son origine même ici [*en France*], d'un coup, devient une fête incroyable dans nos pays.

– L. P. | D'accord.

– M. K. Z. | Et que, une semaine avant, et le jour de la Saint-Valentin, c'est vraiment tout le monde qui croit être amoureux : les vieux, les... Tout

24. *Amour, sexe et mobylette* (France, Allemagne, Italie, Burkina Faso, 2008, 95'), de Christian Lelong et Maria Silvia Bazzoli, Cinédoc films. Visible à l'adresse : http://www.dailymotion.com/video/xz95gf_amour-sexe-et-mobylette_shortfilms.

le monde ! [*rires*] Tu vois, ils ne savent même pas d'où vient le truc !
14 février, Saint-Valentin !

- L. P. | C'est fini !
- M. K. Z. | C'est fini, c'est la fête ! Et c'est marrant parce que... lui, il commence à creuser dans ce truc : il prend comme clou du film le 14 février, qui est la fête des amours. Donc, il va faire tout un travail, qui est quand même un documentaire... hybride, parce qu'il y a tout de même beaucoup de mise en scène, de fiction, mais pas dirigée. Avec des personnages, comme ça, qu'on introduit pour créer des... des choses...
- L. P. | Provoquer des situations ?
- M. K. Z. | Voilà, provoquer des situations. Et c'est très bien. Le film, il est... Même jusqu'à présent, quand on le montre au Burkina, les gens se marrent. Parce qu'il y a trop de moments... bien, et marrants. Dans le film.
- L. P. | Oui, je vois.
- M. K. Z. | Et sur ce film, je vais être assistant de Christian. Vraiment dans le bon sens : dans le sens assistant, mais... pilier du projet ; du projet, parce que je suis au début, et à la base, tu vois ?
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Christian ne voulait pas faire le film à Ouaga, parce qu'il trouvait que c'était trop grand. Il ne voulait pas le faire dans un petit village non plus, parce que ce n'est pas représentatif.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Il voulait le faire dans une ville moyenne. Une petite ville, mais... animée...
- L. P. | Koudougou ?
- M. K. Z. | Non, ça ne va pas être Koudougou !
- L. P. | Qui est trop grande !
- M. K. Z. | Voilà, qui est un peu grande. Mais Koupéla.
- L. P. | Koupéla, d'accord.
- M. K. Z. | Voilà, sur la route de...
- L. P. | Oui, je vois.
- M. K. Z. | Voilà. Et là aussi, c'est fortuit. Parce qu'on avait une projection là-bas, et Christian est passé, pour voir. Et il a aimé cette ville. Il a dit : « Ah, mais c'est convivial ! » Et en plus, il aime le côté carrefour, les voyages : il y a la frontière pas loin avec le Togo, de l'autre côté, ça va là [*au Niger*]... Donc ça faisait une espèce de... Il y avait des camionneurs. Et la nuit, tu voyais vraiment...
- L. P. | C'est un carrefour²⁵.

25. Koupéla, dans la province du Koutitenga, à l'est de Ouagadougou (140 km ; 15 000 habitants environ), est une ville carrefour située à l'intersection de la RN 4 et de la RN 26 – l'une va, à l'est, vers Fada puis le Niger (et à l'ouest, sur Ouagadougou) ; l'autre, vers le sud, conduit à Tenkodogo et au Togo –, et qui s'est développée le long de cet embranchement, en forme de T.

- **M. K. Z.** | Un carrefour. Les gens, les camionneurs, les filles, les trucs... Donc, il fallait installer le film là. Et là, on ne connaissait... Moi, je ne connaissais personne, comme ça. Je connaissais un grand frère du quartier qui travaillait là-bas. Christian est revenu en repérage : je l'ai confié à ce gars, qui l'a présenté à d'autres personnes. Donc, il est vraiment allé chercher le personnage. Il est allé chercher le film. Ce sont des rencontres qu'il a faites là-bas, dans des familles. Il a fait trois semaines, en étant là, il a eu des amis, connu des gens, et après il est revenu deux ou trois fois. Et ça s'est...
- **L. P.** | Oui, il a pu avancer.
- **M. K. Z.** | Ça s'est consolidé. Et puis, il a rétréci le sujet. Et moi, je voulais tout organiser techniquement, parce que c'était lourd : on a, une fois encore, tourné en pellicule. Comme j'avais déjà cette formation, je voulais être assistant, pointeur et tout, mais en même temps, réalisateur. La réalisation, aussi. Et ce film a été vraiment bien ! Une fois de plus, ça m'a encore renforcé dans une position. Je voyais maintenant la production, parce que j'ai produit tout ce film sur place. Tout le côté logistique, tout, j'ai cherché tout, j'ai fait tout, vraiment ! Sauf que je n'avais pas une production. Mais j'ai senti aussi que j'avais une capacité de rassembler des gens, et de les faire travailler, sans qu'il y ait de gros problèmes ; sans qu'il y ait des bagarres, ou des problèmes d'argent, de contrats, de trucs, parce que tout ça, c'est assez complexe, aussi, souvent.
- **L. P.** | Oui.
- **M. K. Z.** | Avoir le « okay » des gens avant que l'on ne commence. Et ça s'est très bien terminé. Ça a été une très belle aventure pour tout le monde. Et, après encore... En faisant ce film, on va filmer dans un bordel. Parce que Christian cherchait... On va filmer dans un coin, qui s'appelle « Bon Séjour ». Qui est une espèce de bar. De bar... Mais qui a des chambres de passage ; des filles. Des filles quittent un peu partout du Burkina, elles vont soi-disant à Lomé pour chercher des affaires et venir les vendre. Mais en réalité, elles viennent rester dans ces endroits-là. Et comme c'est un carrefour, les chauffeurs, tout ce qui arrive...
- **L. P.** | Oui.
- **M. K. Z.** | Ah, c'est un lieu de... C'est vraiment le truc conventionnel, que tu peux trouver partout ! Moi, je l'ai découvert avec Christian. En faisant des repérages, en cherchant. On part boire une bière dans un coin, on regarde, on dit : « Ah oui, ah ça, c'est un coin ! » On revient la nuit, et voilà : ce sont des filles qui sont là, presque nues, quoi. Et, ah ! On commence à trouver des filles, à sympathiser. Il y avait des filles qui voulaient qu'on les filme, qui voulaient faire partie du film, qu'on filmait, dont on a fait des portraits, des histoires. Mais, au montage : impossible de mettre ça. Ça ne marchait pas. Et puis, bon, ce n'était pas... Tout à coup, tu te demandes : « Mais qu'est-ce qu'elles fichent là ? »

- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | « Qu'est-ce que ces filles-là cherchent ici ? »
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Voilà. Et plus tard, Christian revient, pour chercher ces filles-là et faire un film. Ça, c'était vraiment... le truc ! Le truc le plus incroyable. Et ces filles, il revient... Au départ, il y avait les contacts : voilà, il n'y a pas de souci. On revient, on fait un éclairage, on filme, on fait un *teaser*. Il y avait au moins quatre ou cinq filles qui étaient OK, d'accord. Le *teaser*, ça marche, il n'y a pas de souci. Il trouve de l'argent rapidement. Pas beaucoup, mais il trouve de quoi faire le film. Il revient pour faire le film. Moi, je repars à Koupéla avec lui. Comme d'habitude, je suis le facilitateur, et tout. On arrive dans le coin, tout joyeux. On demande après les filles : « Ah oui, il y en a une qui est partie, là, elle n'est pas là. Mais elle va revenir. Ah oui, l'autre, elle est là, non, elle n'est pas... Ah, l'autre, elle est... » Finalement, on ne retrouve... personne ! [*rire*]
- L. P. | Il n'y a plus personne ! Tout le monde s'est envolé !
- M. K. Z. | Oui ! Mais bon, au début, on te dit : « Non, ça va, elles vont revenir !... »
- L. P. | Ça va aller, oui !
- M. K. Z. | On commence à prendre les numéros ; les numéros qu'on avait, on appelle : *ding ding ding, ding ding ding...* ça ne marche pas ! Aïe aïe aïe, on commence un peu à paniquer. Une semaine, on est là, on ne fait rien. On cherchait ces filles, quoi !
- L. P. | Oui, oui : disparues !
- M. K. Z. | Ah ! Et après, on nous dit : « Oui, il y en a une qui est à Pouytenga », c'est...
- L. P. | Oui, je vois.
- M. K. Z. | ... à peu près à 15 kilomètres, là, au carrefour. Bon, on va là-bas, on trouve – elle, elle n'était même pas dans notre liste ; on l'avait connue –, on va, on se dit : « Oui, peut-être qu'avec elle on va pouvoir trouver d'autres personnes. »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | On arrive, elle dit : « Oui, l'autre est allée au Mali, l'autre est allée vers le Niger. » Et elle, voilà : elle n'est pas d'accord pour être filmée. Donc, maintenant, on commence à dire : « Ah, là, il y a un problème. Dix jours ! » Et un soir, on était assis, Christian me dit : « Mais attends, là... Michel, écoute, je te dis la vérité : si je ne pars pas avec un film, je dois fermer ma boîte. Parce que je dois rendre cet argent : il est dans les billets d'avion, il est dans la maison dans laquelle on dort, il est... [*rire*] Et si je... Ce n'est pas beaucoup d'argent, mais je ne l'ai pas, et sa raison est que je fasse le film, je dois rendre le film, ou je liquide ma boîte. » Donc il m'a dit ça, une nuit. Je n'ai pas dormi. Je lui dis, il me dit :

- « Donc, il faut qu'on fasse ce film ! » Il dit : « N'importe lequel ! » [rire]
- L. P. | Il faut faire un film !
 - M. K. Z. | Et là, on était à deux semaines, hein ! Il avait quatre semaines de tournage, on avait déjà presque perdu deux semaines, à chercher les filles, à ne pas les trouver. Et à réfléchir : « Comment on fait ? » Pff... Après, on se lève un matin, et il y a le gardien qui me dit : « Oui, il y a un truc chez nous, il y a la fête de la récolte, ça te dit ? » Et moi : « Oui, pourquoi pas ? [rire] On va filmer... ! » Et puis j'ai dit à Christian : « Bon, écoute, franchement... »
 - L. P. | Là, ça ne va pas le faire...
 - M. K. Z. | « ... ça ne va pas, ne perd pas ton énergie. Il faut qu'on fasse un film sur les filles. Et si on faisait un film sur l'impossibilité de faire le film ? »
 - L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | On commence à réfléchir. Là je m'oblige à « réfléchir docu, comment... » Il me sollicite. Parce que lui, il était vraiment à bout !
 - L. P. | Oui, l'angoisse totale !
 - M. K. Z. | Voilà ! Moi, j'étais encore... J'étais moins... Je ne suis pas en danger, on ne va pas m'enfermer ! [rire]
 - L. P. | Oui, parce que toi...
 - M. K. Z. | Je n'ai rien à voir ! Je n'ai rien à faire dedans !
 - L. P. | Oui, oui !
 - M. K. Z. | Je suis juste un petit assistant local ! Bon. On commence à chercher, à réfléchir, à dire : « Oui », « Et ça... » Et il y avait les photos des filles. Il y avait les petites vidéos qu'on avait faites, pour le *teaser*. Je dis : « Peut-être qu'on commence par chercher ces filles-là ? Et si on va, on trouvera moyen ! » Il me dit : « Oui, oui. Pourquoi pas, pourquoi pas ? » On repart dans le coin du bordel, on rencontre d'autres filles, et à chaque fois, elles nous disent : « Oui, oui oui, on est d'accord. On est d'accord ! » Moi, je dis à Christian : « C'est faux. Elles nous disent ça parce qu'elles ne veulent pas [dire non]... Elles ne sont pas d'accord. Il ne faut pas compter [là-dessus]. » Un soir, on repart à Pouytenga. Où on nous dit : « Oui, il y a un autre coin... Certainement il y a des filles là-bas. » On se dit : « Bon, on va aller voir. Peut-être que l'on croise des filles que l'on connaît. » On parle, on boit une bière, et c'était un peu louche. Le propriétaire du coin, il avait peur : des blancs, des trucs, il était là, il nous regarde !... [rire] Son coin – c'est marrant – s'appelle : « Au trou. Chez Jean. » Au trou, chez Jean ! Et, en plus, tu descendais dans une espèce de trou comme ça, et le coin du coin : « Maquis bar. Le trou. Chez Jean » ! On rigolait de ça, on faisait des photos. Il était là, ça l'embêtait un peu. Donc, je suis allé le voir : « Non, on est là pour... En fait, on est venus faire un film, on est à Koupéla. On cherchait des filles, mais on ne sait pas si elles sont ici. Et nous, on a des amies filles

qui... » Il dit : « Ah bon ! Vous filmez les filles qui font les trucs ? » Je dis : « Non ! Bon : nous, on les cherche... » J'ai dit le nom d'une fille. J'ai dit : « Aïcha n'est pas là, par hasard ? – Quelle Aïcha ? Laquelle ? » J'ai dit : « Ah, elle est mince, comme ça... – Ah ! Attends ! » Il appelle : « Aïcha ! » Elle sort. C'est une fille qu'on connaissait, mais qu'on n'avait jamais voulu filmer. Elle arrive : « Oh, Michel, Christian ! » On l'avait connue pendant le tournage de l'autre film.

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Elle arrive : « Wah wah wah ! » C'est une fille très joyeuse, comme ça. Elle arrive, elle dit : « Mais, qu'est-ce que vous faites ? » Je lui dis : « Ah, on est venus faire un film. Mais bon, on n'a pas les filles... » Je lui cite les noms. Elle dit : « Elles ne sont pas là. » Je dis : « Non, vous, pourquoi... » Elle dit qu'elle, elle est là ! Je lui dis : « Comment ça ? » Elle dit que : « Non... » Qu'elle va faire le film... Qu'attends... Qu'elle va appeler l'autre. Elle a dit le nom aussi d'une autre fille qu'on connaissait. Mais qu'on n'avait jamais voulu filmer.

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Les deux arrivent, on se paye à boire, on discute, on parle du film, on parle de tout... Elles disent : « Oui, mais pourquoi pas ? » qu'elles peuvent le faire, qu'elles veulent le faire.

– L. P. | Elles sont intéressées !

– M. K. Z. | Je leur dis : « Calmez-vous. Ça là, on l'a trop entendu : "Je veux faire je veux faire, là, c'est"... » [*Elles disent*] que : « Non, non non ! » Elles sont sérieuses. Moi, je dis à Christian : « Attends. » On revient le lendemain. Le lendemain matin, on est revenus ; réveillées, tout ça... Et là, tranquilles, on reparle. Elles étaient toujours d'accord. J'ai dit : « Bon. Mais le film... On ne va pas vous filmer et puis aller... » Elles disent : « Il n'y a pas de problème. » Je dis : « Le film va sortir sur TV5, ça va sortir partout » : « Il n'y a pas de problème. » Mais, en même temps, c'était inquiétant. Eh ! Est-ce que le « Y a pas de problème », c'est parce qu'elles savent les enjeux qui peuvent arriver...

– L. P. | Oui, ou est-ce qu'elles ont juste pensé...

– M. K. Z. | ... ou est-ce qu'elles pensent à l'argent ? Et si c'est l'argent qu'on va leur donner, et que le film sort, et que la famille les cherche pour les tuer, ou les... Je ne sais pas !

– L. P. | Oui !

– M. K. Z. | Oui, moi je suis un peu... Souvent dans... Je commence à raisonner comme ça avec Christian. Et il panique encore !

– L. P. | Ah oui !

– M. K. Z. | Et là ça pose vraiment la place du documentariste, et son rôle.

– L. P. | Oui.

– M. K. Z. | Voilà. Qu'est-ce que tu deviens dans ça ? Le problème de fond

se pose. Et ça, sincèrement, ça a beaucoup changé ma façon de voir les choses. À partir de là, de ce film.

- L. P. | La responsabilité ?
- M. K. Z. | La responsabilité de voir, de...
- L. P. | Oui. Ah oui, tout à coup tu es pris.
- M. K. Z. | Oui, ça, vraiment... Ça a été le deuxième déclic, dans la réalisation, et dans l'approche documentaire. Filmer pour filmer... Ce n'est pas filmer pour filmer : au nom d'un film, je fais ce que je veux. D'ailleurs, dans le festival, il y a quelque chose qui a été marrant, dans le film du Pakistanais²⁶. Il y a un truc qui m'a choqué.
- L. P. | Sur le camp, la famille, là ?
- M. K. Z. | Oui.
- L. P. | Ah, quand le gars le prend à partie, lui dit : « Toi tu filmes... [*notre misère*] »
- M. K. Z. | Non, c'est quand... C'est quand il filme la petite. La petite, qui prend l'eau sale dans...
- L. P. | Oui, oui oui !
- M. K. Z. | ... dans le truc, et qui boit [*une fillette – seule : personne autour – prend de l'eau d'une mare peu avenante avec une bouteille en plastique, elle-même sale*].
- L. P. | Et qu'il ne bouge pas, lui.
- M. K. Z. | Et lui, il ne b... Ça, ça m'a... Ça, ce sont des questions essentielles pour moi.
- L. P. | C'est un problème.
- M. K. Z. | Je n'ai pas forcément les réponses, hein.
- L. P. | Oui. Est-ce qu'on peut filmer, là ? Ou est-ce qu'il ne faut...
- M. K. Z. | Voilà.
- L. P. | ... pas lâcher la caméra et...
- M. K. Z. | Voilà, voilà : est-ce qu'on peut filmer ? Et même : quand on filme, et qu'on décide qu'on le montre, c'est pour quoi ?
- L. P. | Oui. Oui.
- M. K. Z. | C'est est...
- L. P. | C'est quoi, le message ?
- M. K. Z. | C'est quoi le message !
- L. P. | Qu'est-ce qui se passe, à ce moment-là ?
- M. K. Z. | Qu'est-ce qui se passe ! Qu'est-ce que tu veux nous dire ?
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Que les gens n'ont pas l'eau pour boire ? Qu'ils boivent de

26. Le film évoqué ici est l'un de ceux qui étaient en compétition à la 35^e édition du Festival international Jean Rouch (du 04/11/2016 au 06/12/2016), où il a reçu le prix Mondes en regards : *A Walnut Tree* (Pakistan, 2015, 81'), d'Amar Aziz, produit par Aakar (Delhi, Inde) et distribué par Taskovski Films Ltd (Londres, R.-U.).

l'eau sale ? Et tu vas jusqu'à sacrifier la petite fille, qui est... Peut-être que ce n'est même pas ça, le message : elle ne sait pas que c'est sale. Les enfants... Tu vois, les enfants prennent n'importe où pour mettre dans la bouche.

- L. P. | Oui, oui oui.
- M. K. Z. | Toi tu filmes, et tu nous donnes un message. Pour dire que l'eau est sale ? Ça m'a beaucoup...
- L. P. | C'est vrai que ce passage est très... choquant.
- M. K. Z. | Ça m'a choqué. Mais qu'est-ce qu'il... ? Non... Quand la petite enlève l'eau, je me suis dit : « Elle ne va pas boire, elle fait comme ça [*Elle lève son coude, s'apprête à boire*]... » Non ! Mais retire le bidon, même si tu mets ta main dans le cadre, c'est... Ça va être joli même ! Ce n'est pas pour faire de la propagande, c'est juste humain, en fait.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Ça, cette question-là du documentaire, ça m'a vraiment percé, ça m'a... Et, depuis ce jour, je vois cela autrement. Genre : « Oui, je fais un film pour un film. » Je ne suis vraiment pas dans... Je me pose beaucoup de questions avant de faire un film. Ce n'est pas juste : « Oui, ça m'a plu. Le sujet me plaît, je fais. » Non, il y a une responsabilité.
- L. P. | Il y a un engagement.
- M. K. Z. | Il y a un engagement, il y a... Il faut se trouver, quelque part. Si tu ne peux pas trouver ta place par rapport à ça, il y a un problème.
- L. P. | Oui ... Dans le travail que je fais, c'est un peu pareil. Ça m'est arrivé de me trouver dans des situations où tu te dis : « Je fais quoi ? Je m'en vais, ou... »
- M. K. Z. | Oui, tu te poses des questions. Ou tu restes là... ?
- L. P. | « ...ou je reste là ? »
- M. K. Z. | Tu restes là, et tu fais quoi : regarder ?
- L. P. | Voilà ! Tu te dis...
- M. K. Z. | C'est ça ! Et ça, ce sont des questions qui me traversent... À chaque fois que je filme, elles sont là : qu'est-ce que je montre, et pourquoi ; comment... ?
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Voilà. Parce que, ces filles qui avaient l'air d'être contentes d'être filmées, [*et*] en même temps, qui étaient...
- L. P. | Elles ne se rendaient pas compte.
- M. K. Z. | Oui, elles ne se rendent pas compte. Elles sont peut-être naïves.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Elles ne réalisent pas. Donc, il fallait peut-être trouver les moyens de se dire [*mutuellement*] : « Est-ce que vraiment vous êtes arrivées au bout de votre conviction ? » – qu'elles comprennent... Et ça, ce n'était pas possible de le savoir tant que le film n'était pas sorti, aussi. Voilà. À un

- moment donné, ça a été la conclusion. On a leur parole on les croit. Nous, elles nous croient : qu'on leur a dit la vérité, qu'on leur a dit ce qu'il faut. Nous, on croit qu'elles nous ont dit aussi tout ce qu'il faut. C'est un contrat moral. Allons-y ! Effectivement, on commence à filmer ces deux, qui, même, dans le « Pourquoi est-ce qu'elles font ça ? »... c'est banal !
- L. P. | D'accord. Pour elles, c'est normal !
 - M. K. Z. | Même ça, ce n'était même pas une histoire, parce que c'est banal. L'autre, même... : « Oui, je fais ça. Mes parents sont au courant. Mais, non, il n'y a pas de problème. » Tu te dis : « Non, mais qu'est-ce que c'est ? »
 - L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | Et, après, on redécouvre deux... Après, on se dit : « Mais il faut trouver... Oui, elles sont là, elles dînent un soir, on sait qu'elles sont putes, elles sont... Mais il faut peut-être trouver des gens qui sont passés par là et qui se transforment, qui sont en train de changer de vie... »
 - L. P. | Oui, oui.
 - M. K. Z. | Peut-être que ça nous conduit quand même vers quelque chose de joyeux, parce que... D'espoir ! Et de possibilités ! Pas être optimiste-moraliste, mais quand même !
 - L. P. | Oui !
 - M. K. Z. | Ce sont des chemins de vie. Et cela peut arriver à tous, à un moment donné de la vie, de dévier et de...
 - L. P. | Oui, oui. Passer par là...
 - M. K. Z. | Oui. Et là, on commence à chercher dans ce sens, on redécouvre deux filles, qui me connaissaient aussi, qu'on voit ; [*une fille*] avec sa petite sœur : « Oui, non, nous, on ne fait plus ça... On est en train d'acheter des trucs, petit à petit, pour faire un restaurant. – Bonne idée ! On va vous aider à monter votre restaurant ! » Et donc, subitement, il y a quelque chose à faire avec elles. On va dans leur village. Parce que, maintenant, elles vont à nouveau vers la famille. Voilà : il y a leur grand-mère, qu'elles avaient abandonnée au village pendant un bout de temps, et maintenant elles se rendent compte qu'il faut repartir, donc on les suit dans leur village. Il y a tout un truc qui commence à... Elles ont pris une maison en location dans une cour familiale. Où on sait qu'elles étaient putes, mais on les accepte.
 - L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | Un revirement ! Elles commencent à revivre, et c'est marrant. En plus, elles sont jeunes. Voilà. Elles ont des copains, maintenant, qui sont fixes. Et elles, elles vont nous parler d'une autre encore, qui a laissé, et qui est devenue animatrice dans une ONG, qui sensibilise les femmes qui sont dans des milieux « fragiles » – bars, donc bordels – à se préserver contre le VIH-Sida.
 - L. P. | D'accord.

- M. K. Z. | Voilà. C'est quelqu'un aussi qui veut s'en sortir. On rencontre cette fille. En même temps, on « enlève » quand même leurs histoires, leurs périple.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et ça, c'était assez émouvant.
- L. P. | Vous aviez alors ce qu'il vous fallait pour faire le film, du coup.
- M. K. Z. | Voilà, c'est ça. Maintenant, après, elles font des choses, pour s'en sortir... Et franchement, le film, il reste... Christian, lui, il a été traumatisé par ce film : il ne l'aime pas.
- L. P. | Ah bon ?
- M. K. Z. | Non, il le trouve... Il dit : « Là, ce n'est pas... » Ce n'est pas forcément le genre de films qu'il a envie de faire. Parce qu'il se rend compte, il dit qu'il montre tout ça, mais qu'est-ce qui se passe ? C'est... Dans le temps, c'est fragile...
- L. P. | Ça échappe trop.
- M. K. Z. | Ça échappe. Ça lui a échappé. Ça échappe. Il ne maîtrise pas. Si on lui demande ce qui arrive aujourd'hui à ces filles, il ne peut pas [le dire], il ne sait pas, il est incapable de dire quoi que ce soit, parce que... c'est fini ! Tu captas un instant, et tu n'es même pas sûr que c'est quelque chose qui va rester deux mois après toi.
- L. P. | Oui, oui oui.
- M. K. Z. | Donc il se posait toujours cette question : « Le film va exister, mais ces filles ? »
- L. P. | C'est lequel, ce film ?
- M. K. Z. | Ça s'appelle *Bon séjour*. « Bon séjour », c'est le nom du bar, du coin...
- L. P. | Ah oui.
- M. K. Z. | Ça s'appelle *Bon séjour*²⁷. Voilà. Et ça va être aussi le dernier film de Christian au Burkina. Puisqu'après ça, il n'est plus venu faire un film. Ah, mais non ! Il va revenir encore, j'ai oublié ! Il a fait un film sur un musicien.
- L. P. | Ah oui !
- M. K. Z. | Qui s'appelle *Floby*²⁸. Parce que l'histoire de ce film... En faisant *Amour, sexe et mobylette*, sur la fête des amours, il y avait un musicien avec qui on avait travaillé, qui a conçu toute la musique du film.
- L. P. | Ah oui, d'accord.
- M. K. Z. | Et qui, le jour du film, le jour du 14, a organisé un concert où

27. *Bon séjour* (France, Burkina Faso, 2010, 82'), de Christian Lelong et Maria Silvia Bazzoli, Cinédoc films (coproduction : Lyon TV, 8 Mont-Blanc, Diam production). Visible à l'adresse : <http://www.cinedoc.fr/film.php?id=49>.

28. *Floby* (France, 2011, 52'), de Christian Lelong et Maria Silvia Bazzoli, Cinédoc films (coproduction : Pyramide production). Visible à l'adresse : https://www.dailymotion.com/video/x19mkd2_floby-une-etoile-au-pays-des-hommes-integres_shortfilms.

des gens sont venus. Et on a filmé, parce que généralement, c'est comme cela que ça se passe. Mais on a offert un concert au public, que l'on a filmé, et qui fait partie du film.

- L. P. | Ah oui !
- M. K. Z. | Donc, une espèce de... de mise en scène, mais...
- L. P. | De film dans le film...
- M. K. Z. | De situation, voilà. Et lui, la chanson qu'il va... Il va composer des chansons, et Christian lui donne les droits d'utilisation ; il lui dit : « Écoute, moi je te paye. J'utilise [*des chansons*] dans mon film, mais les chansons que tu veux mettre dans ton album, tu as le droit. Ça peut faire un effet... Ça sera intéressant... »
- L. P. | Oui, ça va servir les deux !
- M. K. Z. | Ça va servir les deux, qu'on en réfère au film ou à la musique, voilà. Et lui, il le cède à quelqu'un d'autre ! À un artiste qui était plus en vogue que lui : Floby.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Un jeune qui chantait très bien, que tout le monde aime. Il lui cède ce morceau-là. Effectivement, ce jeune homme fait le tube, et ça devient son titre phare. D'un coup, cette musique, elle est... Christian arrive au Burkina, la musique est jouée partout ! Mais personne ne connaît l'histoire de la musique ! [*rire*]
- L. P. | Oui, oui d'accord !
- M. K. Z. | Voilà. Tu vois, lui, il connaît les paroles de la chanson, il la chante. Mais les gens qui dansent les trucs, ils ne savent pas tout !
- L. P. | Oui, ils ne savent pas tout ça.
- M. K. Z. | Oui. Et, d'un coup, lui... En plus, Floby, c'était... Il était jeune, et vraiment star. Donc, il a commencé à dire : « Oui mais... si je faisais un docu sur ce petit-là, star comme ça », qui rassemblait, parce qu'il pouvait remplir un stade, hein. Lui, il remplissait le Stade du 4 août²⁹, avec... Mais il était niais ! Lui [*Christian Lelong*], il dit : « Mais qu'est-ce qui provoque ça ? » Bon, et après, il commence à travailler. C'est un film très léger aussi, ça. C'était vraiment très léger comme... Il n'est pas abouti. C'est un portrait... simpliste du jeune homme, qui fait la musique. À travers, justement, toutes ses chansons. Et ça, c'était son dernier film qu'il a fait au Burkina. Voilà. C'est pour dire que Christian a été quand même beaucoup sur ma carrière, aussi.
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | Beaucoup.
- L. P. | Très proche.

29. Dénommé ainsi en hommage à la révolution burkinabé (4 août 1983), le Stade du 4 août, situé à Ouagadougou, est construit de 1981 à 1984.

- M. K. Z. | Beaucoup.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Lui, il était... Il est très proche, vraiment. C'est vraiment... le cinéma de Jean Rouch : il a découvert l'Afrique par Jean Rouch, au Niger. Parce qu'il est venu pour faire sa thèse d'anthropologie.
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Voilà. À travers le... Donc, il connaît très bien le festival³⁰. Il connaît ceux qui l'animaient il y a longtemps. C'est par lui que, moi, je découvre Jean Rouch. Voilà, je découvre Jean Rouch parce que Christian va faire un film sur Damouré Zika ; il a fait le portrait de Damouré Zika³¹.
- L. P. | Ah oui !
- M. K. Z. | Oui, Damouré Zika. Il va faire un film sur Moustapha Allassane³².
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Lui, c'est un amoureux du Niger ! Il connaissait tous les copains de Jean Rouch. Voilà, ceux qui étaient dans tous les films, Lam, et tout. Moi je les ai vus. Zika, moi, j'ai travaillé sur le film avec Damouré, avant qu'il ne meure. On est repartis sur le... le champ de... Là où ils ont tourné le truc de... La bataille aux... hippopotames...
- L. P. | Ah oui, oui oui, *Bataille sur le grand fleuve* !
- M. K. Z. | Voilà ! *Bataille sur le grand fleuve*. Moi, j'avais vu ce film, avant... Grâce à Christian, j'ai acheté le coffret Jean Rouch, il y a un coffret qui a été édité à un moment donné³³...
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | J'ai tout avalé ses films ! Et quand j'arrivais au Niger, quand j'ai vu Damouré, franchement, ça m'avait... Parce que, lui, il nous disait les lieux, et moi, j'avais... « Voilà où on a tourné tel truc ! Voilà où on a tourné tel truc ! [rire] » J'ai dit : « Ce n'est pas croyable ! » Tu vois

30. *Justice à Agadez*, de Christian Lelong (voir *supra*, n. 11), a été programmé en 2006 au 25^e Bilan du film ethnographique (aujourd'hui « Festival international Jean Rouch. Cinéma ethnographique »).

31. *Avec Damouré Zika, un acteur au pays de nulle part*, Christian Lelong (France, 2006, 52'), Cinédoc films. Visible à l'adresse : <http://www.cinedoc.fr/film.php?id=68>.

32. *Moustapha Alassane, cinéaste du possible* (France, 2009, 93'), Maria Silvia Bazzoli et Christian Lelong, Cinédoc films. Visible à l'adresse : http://www.dailymotion.com/video/x18liq_d-moustapha-lassane-cineaste-du-possible_shortfilms.

33. Après un premier coffret intitulé « Jean Rouch », publié en 2005, les Éditions Montparnasse en publient deux, en 2007 puis en 2010 (« Jean Rouch. Une aventure africaine »), où figure *Bataille sur le grand fleuve* (Niger, 1951, 33'). Celui auquel il est fait allusion ici est sans doute celui de 2010, qui compte 15 films, parmi lesquels *Au pays des mages noirs* (1947, 12'), premier film de Rouch, et film sur le même sujet (la chasse à l'hippotame), qu'il reprendra lors d'une mission en 1950-1951 suite au montage problématique réalisé en 1947 : « Les Actualités françaises l'ont acheté et ont réduit ses trente minutes à dix. À défaut de son réel, il a été accompagné d'une musique imbécile et d'un commentaire dit par le commentateur du tour de France cycliste avec sa voix caractéristique. [...] J'avais mauvaise conscience après le film montré par les Actualités françaises. » (« Entretien de Jean Rouch avec le professeur Enrico Fulchignoni », dans *Jean Rouch, une rétrospective*, 1981, Paris, ministère des Relations extérieures, cellule d'animation culturelle : 15.)

le noir et blanc de ses films, et après tu vois le gars qui te dit... Après, il [*Christian*] a fait trois films, au Niger, sur les copains de Jean Rouch. Surtout sur Damouré Zika, qui était le dernier film. Quand il est décédé, on a même rendu hommage avec ce film-là, au Niger³⁴.

- L. P. | Ah oui.
- M. K. Z. | Tu vois, c'était bien. Oui. Il a été même le voir quand il était à l'hôpital, avant son décès. Voilà. Donc, c'est Christian qui m'a vraiment... Si tu veux, j'ai vraiment eu l'approche documentaire, le regard, la réflexion... avec lui.
- L. P. | Oui, à plein d'étapes différentes.
- M. K. Z. | À plein d'étapes différentes...
- L. P. | Et finalement ça t'a... formé, ça t'a vraiment formé, et du coup...
- M. K. Z. | Ça m'a beaucoup formé !
- L. P. | Énormément !
- M. K. Z. | Sur les questionnements... Vraiment les questions de fond. Pas de forme, mais de fond. Après, la forme, on ne fait pas forcément pareil. Mais le fond, de bonnes questions qui... qu'on se pose toujours, et la relation qui... Comment on fait pour filmer des gens, tu vois ?
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Voilà ! Comment on fait ? Finalement, la question, c'est : Comment tu fais pour filmer des gens que tu ne connais pas, que tu vas apprendre à connaître ? Et même si tu les connais, tu les connais sur le plan familial, ou autre, mais pas pour faire un film : comment tu arrives à transformer la relation en film ? Et ça, ce sont des questions de fond.
- L. P. | Effectivement.
- M. K. Z. | Oui. Et ça dépasse la technique du cinéma.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | C'est presque humain, c'est... Pour ne pas dire c'est... Il faut avoir, voilà, il faut... C'est de l'anthropologie, il faut rentrer dans une espèce de...
- L. P. | Mais oui, oui. Et puis, voilà : qu'est-ce qu'il va se passer, dans ce passage de la relation à l'image...
- M. K. Z. | À l'image !
- L. P. | ... et à la prise d'images ?
- M. K. Z. | À la prise d'images, exact.
- L. P. | Et après, comment...
- M. K. Z. | Comment tu construis tout ça !
- L. P. | Voilà ! Comment tu vas faire ce... cette alchimie-là !
- M. K. Z. | Pour rester humain !
- L. P. | Que ça reste simple et...

34. Damouré Zika (1923-2009) a joué dans maints films de Rouch, le premier étant *Bataille sur le grand fleuve*. Ils se sont rencontrés en 1941.

- M. K. Z. | Que ça reste... Pour que tout fonctionne !
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | Pour que ce ne soit pas le film où, après, tu ne puisses pas dire bonjour au monsieur ! Ou aux gens ! Ou que tu ne puisses même pas repartir dans les lieux !
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | Voilà. C'est : quelle forme de cinéma veux-tu ? Et moi, ces questions-là qui... Jusqu'à présent, je travaille sur ces questions. Ce ne sont pas des questions résolues par avance !
- L. P. | Non !
- M. K. Z. | Ce sont des questions que tu te poses...
- L. P. | ... à chaque fois !
- M. K. Z. | ... à chaque fois. Et auxquelles souvent tu n'as pas de réponse. Et moi, souvent, tant que je n'ai pas un maximum de réponses, je ne m'engage pas : ce film, je le laisse [*venir*] à maturité.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Tant que je n'ai pas [*résolu*] certaines questions, je ne peux pas passer ! Même en écriture : je suis bloqué. Parce qu'il y a quelque chose que... Je n'ai pas envie de mentir, je n'ai pas envie d'être naïf. Il y a des questions qui ne sont pas résolues, je ne peux pas faire comme si je les ignorais. Je trouve les questions, les réponses, et je m'embarque. C'est pareil, pour ce dont on parlait tout à l'heure, où je disais : « J'ai toujours voulu faire un film sur la musique, mais... » Tu vois, il y a des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. Quand j'ai fait le film avec Sibi, voilà : c'est par Sibi que c'est venu. Depuis, je me dis : « Et si je prenais Sibi et que je faisais le tour du Burkina avec lui ? » Tu vois : je l'emmène dans des endroits, je lui fais croiser des musiciens, je lui fais croiser des instrumentistes. Tu vois, un truc de voyage...
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | ... à travers le pays. Je pensais à la géographie du Burkina, sans vouloir faire du tourisme, mais quand même : le Burkina, c'est assez diversifié, entre forêt, savane, désert. Dans tout cela, tu te perds, et je pensais à lui, chaque fois. Puis je me suis dit : « Mais quel est... Est-ce que je ne veux pas le fragiliser, le mettre à nu ? Est-ce qu'il tiendra ? » Ça, je n'ai pas cette réponse. Est-ce qu'il peut tenir...
- L. P. | Dans ce périple.
- M. K. Z. | ... dans ce truc, sans être mis à nu ? Que je ne révèle pas ses tares, au lieu de révéler ses talents ! Parce qu'il en a, des capacités. Mais c'est par la mise à l'épreuve que tu peux savoir. Et si c'est ça, est-ce que je suis prêt à assumer ça, comme démarche ?
- L. P. | Oui : est-ce que c'est ça que tu cherches ?
- M. K. Z. | Est-ce c'est ça que je cherche ? Voilà, tout ça. Et comment je

travaille. Ce sont des questions dont je n'ai pas trouvé [*les réponses*]. Parce que je sais que cela peut arriver. Je vais l'amener quelque part, et il va être... Tout bleu, il ne va pas pouvoir jouer.

- L. P. | Oui, oui, oui. Cela ne va pas marcher du tout !
- M. K. Z. | C'est nul. Et ça va le frustrer.
- L. P. | Tu me disais que lorsque tu faisais *Sibi*, tu étais dans un autre...
- M. K. Z. | Oui, j'écrivais *Espoir voyage*. Je participais à la résidence Africadoc³⁵, à Bobo. J'ai réécrit un peu le projet, et je cherchais un producteur : je ne voulais plus produire avec Berni. Christian, je ne lui avais jamais proposé. Je lui ai parlé du projet, il m'a dit : « Va voir Africadoc, ils ont des résidences, voilà, ça va t'aider. » Je pars, je croise effectivement des gens sympas. Je fais lire le projet à Christian. Et lui, il me dit : « Bon... » Il était intéressé, mais il commence à me poser des questions. Et il me dit : « C'est dommage, parce qu'Africadoc, ils t'ont guidé dans tel sens, et je sens que ce n'est pas le film que tu veux faire. Je te connais : ce n'est pas ce que tu veux faire. Il y a un film que tu... Après, cela dépend de toi, c'est toi qui dois décider. Mais le fil, ce n'est pas ça. Si tu fais ça, ce n'est pas ton film. Tu peux le faire, mais ce n'est pas ce que tu veux faire. »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Dans le projet que je lui ai montré, il m'a... On a vraiment travaillé. L'après-midi, il était à Ouaga, il m'a dit : « Il y a plusieurs thèmes, il y a plusieurs sujets que tu veux aborder, il y a plusieurs films dans ton film. Maintenant, il faut choisir le film. » Là, il me dit... Effectivement, dans le dossier, je parlais de mon frère, je disais que je voulais aller en Côte d'Ivoire, chercher des... donner des nouvelles : « Je vais prendre des nouvelles des cousins ou des gens qui sont au Burkina et qui ont leurs enfants là-bas [*en Côte d'Ivoire*]. Et je vais aller leur montrer la vidéo [*aux enfants et cousins*], et eux aussi, venir prendre leurs nouvelles et venir les montrer à leurs parents. »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Certains, je savais où ils étaient. D'autres, je ne savais pas : il fallait donc les chercher. Et en les cherchant, je vais découvrir la Côte d'Ivoire, je vais montrer comment ils travaillent. Et puis, j'ai dit aussi : « Un jour, mon frère est parti et il n'est jamais revenu, et à un moment donné, je veux chercher là où il était. »
- L. P. | Oui.

35. « Africadoc est un programme mené par l'association Ardèche Images pour le développement du cinéma documentaire africain. » Précisions à l'adresse : <http://www.lussasdoc.org/presentation,178.html>.

- M. K. Z. | Voilà, j’avais mis ça comme ça. Christian me dit : « Non : la recherche de ton frère, c’est un film. Tu ne peux pas faire ça et chercher d’autres choses : soit tu cherches le cousin, et tu laisses l’histoire de ton frère. Tu repars, un jour... Même dans la vie, tu ne peux pas ! »
- L. P. | Oui. Oui, oui. Non, il avait raison. Mais c’était une manière de t’échapper !
- M. K. Z. | Oui, quelque part, c’est vrai. Et ce qui est vrai, aussi, c’est que c’est l’histoire de mon frère qui m’a amené à écrire mon film : ce n’est pas l’histoire des cousins.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | C’était ce besoin de comprendre ce qui est arrivé.
- L. P. | Mais oui : où est-il ?
- M. K. Z. | Voilà. Qu’est-ce qui s’est passé ?
- L. P. | Une recherche très personnelle.
- M. K. Z. | Donc, il m’a dit : « Réfléchis un peu. Si tu veux travailler dans ce sens, moi, je peux t’accompagner, et puis ça m’intéresserait de le produire. Mais si tu trouves que ce n’est pas ça que tu veux, il n’y a pas de souci. Tu peux continuer à Africadoc, ils peuvent trouver... Il y a des gens qui sont intéressés par ce projet. » Et, naturellement, j’ai compris qu’il avait vu juste !
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Quand j’ai commencé à réécrire, je voyais que je maîtrisais plus cette écriture que l’autre. C’était... fluide.
- L. P. | Ça allait mieux.
- M. K. Z. | Ça allait mieux : j’avais les bons mots, j’avais les bonnes phrases, voilà. Et ça va être intéressant parce que, en même temps, Christian était en train de monter un projet de résidence où il voulait trouver des cinéastes – africains, jeunes, de quatre pays –, pour faire une résidence de production. Réalisation et production. C’est-à-dire : il trouve des gens qui ont un projet, qui ont une boîte de production, qui vont venir produire le film chez lui, à Annecy, pendant... pour apprendre vraiment le...
- L. P. | D’accord. Tout le processus.
- M. K. Z. | Le processus de la production, aller dans des... Tout ce qui est... Voilà : chercher l’argent, faire des dossiers, monter tout !
- L. P. | D’accord.
- M. K. Z. | Donc, il avait trouvé... Au Togo, il y avait une dame qui, d’après sa lettre, était financée en grande partie par les ambassades, qui allaient lui donner une bourse. Au final, il me propose : « Écoute, moi je peux... Si tu veux, tu le fais : ton projet peut rentrer dans ce cadre, mais il faudra que tu trouves la bourse. Parce que chacun dans son pays doit trouver la bourse pour venir, en fonction de... » Donc, moi [*je dois trouver les moyens pour*] vivre sur place, et lui, il va trouver la formation, et produire

le film. Mais il faut trouver les moyens pour vivre sur place, et pour faire ça, il faut que ce soit soutenu par autre chose.

- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Il y a sa caution, par rapport au dossier, pour expliquer la demande, pour demander à l'ambassade.
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Effectivement, on a fait la demande au niveau du Burkina.
- L. P. | C'est passé ?
- M. K. Z. | Passé, haut la main ! Une bourse d'une année, où j'étais pris en charge, totale.
- L. P. | Ah oui !
- M. K. Z. | J'avais le statut d'étudiant, avec possibilité de travailler. C'était vraiment confortable. Donc, je suis venu. Et finalement, j'étais le seul, parce que les autres pays, ça n'a pas marché. Je me suis retrouvé à être le seul. Christian a dit : « Écoute, ce n'est pas grave. Finalement, c'est toi qui viens, mais on fait comme si c'était... pareil ! » Évidemment, ça change un peu, puisqu'il s'attendait à deux, trois ou quatre personnes, et là je suis seul. Je vais effectivement à Annecy, je... Il faut réécrire le projet, tout, tout, présenter un dossier de production, m'expliquer la production, voilà. Et là, c'était très bien. C'est là où j'ai vraiment appris la production.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Maintenant, il fallait repartir faire le film. Pendant dix mois. Le défi, c'était de pouvoir faire le film dans les dix mois. Pour ne pas avoir de dépenses après, pour que nos visas puissent couvrir, pour que j'aie quelque chose pour vivre là-bas, pour monter le film – pour que ce ne soit pas la production [*qui paye*].
- L. P. | Oui, oui oui. Il fallait pouvoir tout...
- M. K. Z. | Ce n'était pas évident, parce qu'on n'avait pas d'argent, finalement. Cela m'amène à speeder, et je reviens fin avril pour faire le film. Je suis parti en novembre, et je suis revenu en avril. J'ai réalisé le film en avril, en avril-mai, jusqu'en juin. Je suis reparti en juin, on a monté... juillet-août. Non, on a monté [*en*] août-septembre. Et je suis revenu en octobre, avec le film.
- L. P. | Oui, impeccable.
- M. K. Z. | C'est-à-dire : tout prêt à être diffusé. C'était le moment des premiers envois pour les festivals. On envoie à Berlin, on envoie dans les festivals qui demandaient la première. Christian a dit : « Bon, lui, le film, il est bon. » Lui, il était convaincu. Il m'a dit : « Ce film, il va... »
- L. P. | Ça va marcher !
- M. K. Z. | « Tu vas voir ! » Il me disait « Tu vas voir ! » [*rire*] Donc, on l'envoie à Berlin. Et, à un moment donné, Berlin demande en urgence des sous-titres en anglais. On a dit : « Ça, c'est bon signe ! » Effectivement,

on fait les sous-titres, et voilà, le film est retenu pour le forum³⁶. Là, franchement, c'était... c'était très bien ! Maintenant, ils m'invitaient. Mais ils n'avaient pas de billet d'avion. Je repars à l'ambassade, à l'Institut français de Ouaga : « Le film pour lequel vous m'avez soutenu, il est retenu à Berlin. » Le gars était super-content. Je lui dis : « Mais je n'ai pas le billet pour [y] aller. » Il dit : « Ah, eh bien ça, on va [le] régler. » J'ai dit : « Ok. » Et ils m'ont payé un billet.

- L. P. | Ah oui !
- M. K. Z. | Oui ! Et c'était vraiment une belle aventure ! Et là, toute la presse internationale, vraiment... On a eu bon accueil. Il y a eu une belle critique de Frodon, Michel Frodon³⁷.
- L. P. | Michel Frodon ?
- M. K. Z. | Il a écrit dans *Les Cahiers du cinéma*. C'est l'un des grands... Donc, lui, il arrive, il arrive à Berlin. Et le premier film... Vraiment juste, juste, le ticket qu'il avait, le film qu'il pouvait voir – parce qu'il n'y avait plus de place –, c'était mon film.
- L. P. | D'accord !
- M. K. Z. | Il s'en fiche, il rentre. Il sort, il fait un article le lendemain : whaou, whaou !
- L. P. | Génial !
- M. K. Z. | Ah, tout à fait ! C'est international, il prend... Surtout la presse française... Donc, le Réel le prend aussi³⁸. On l'a envoyé au Réel, ils l'ont pris comme premier film. Ils l'ont pris aussi, oui. La bibliothèque le prend là-bas, la bibliothèque...
- L. P. | La BPI [*Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, à Paris*].
- M. K. Z. | Il [*Espoir voyage*] a eu le prix, là-bas, de bibliothèque³⁹. Après, il est allé à Toronto Doc⁴⁰, qui est aussi un grand festival de films documentaires pour l'Amérique du Nord. Il est allé à Lisbonne, au Portugal. En France, il a fait la plupart des festivals africains.
- L. P. | Oui, il a vraiment tourné !

36. La Berlinale (ou Festival international du film de Berlin), créée en 1951, est avec Cannes et Venise l'un des trois principaux festivals de cinéma internationaux. En son sein, le Forum international du nouveau cinéma, dit Le Forum, est la section où se retrouvent les écritures filmiques les plus novatrices ou audacieuses (essais, travaux expérimentaux, avant-garde, etc.).

37. Jean-Michel Frodon, journaliste, critique et historien de cinéma, a dirigé *Les Cahiers du cinéma* de 2003 à 2009.

38. Créé par Jean Rouch et Jean-Michel Arnold en 1977, le « Cinéma du réel. Festival international de films documentaires », dit « Le Réel », se tient tous les ans à Beaubourg (Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou).

39. L'un des prix décernés au Réel est le « prix des Bibliothèques ». Il est doté par la Direction générale des médias et des industries culturelles, ministère de la Culture et de la Communication.

40. DOC Toronto (DOC : Documentary Organization of Canada), manifestation sur le film documentaire la plus importante et la plus ancienne du Canada, est à l'origine de la création du DOC Institute, en 1983.

- M. K. Z. | Non, il a beaucoup tourné, il a fait plus de... Si je compte, cela fait plus de 60 festivals ! Avec quatre ou cinq prix.
- L. P. | Et dans ce moment où, tu me disais, *Sibi* commence à te fatiguer, puisque finalement, tu n'as pas pu faire ce que tu voulais.
- M. K. Z. | Oui, voilà, exact. Donc, au moment de *Sibi*, brièvement, il y avait le Fespaco en face, et j'ai dit : « Sans frustration, on envoie le film [*Sibi*] au Fespaco. »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | C'est à eux de sélectionner, ce n'est pas à nous de décider qu'il n'est pas bon [*rire*].
- L. P. | Oui : il faut se donner sa chance, quand même.
- M. K. Z. | On l'amène, ils le prennent ; en compétition, documentaire. Alors que c'est quand même un court métrage : et, coup de poker, le film arrive au Fespaco, première projection. Le lendemain, whaou ! les gens commencent à parler du film. Et moi, j'ai fait venir *Sibi* de Koudougou.
- L. P. | Ah, oui, tu l'as amené à Ouaga.
- M. K. Z. | Oui. Après la projection... Déjà, avant qu'on commence, il a joué dans la salle, avec son violon [*rire*].
- L. P. | Ah mais, tu sais y faire ! Tu mets les moyens !
- M. K. Z. | On sort, on sort : télévision, tout. Et puis c'était le film burkinabé qui n'était pas une fiction : le seul documentaire. On sort, toute la télévision nationale, les télévisions, la presse, interviews, *Sibi*, moi... Ça a vraiment fait tache d'huile !
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | Et, pendant le Fespaco, j'étais là et... Il y a une dame qui me cherchait. Tout le monde me dit : « Oui, il y a cette dame qui te cherche, elle est membre du jury documentaire, et elle te cherche. » Je la retrouve, et elle me dit : « Bon, écoute, Michel, est-ce que tu peux nous donner une copie de ton film pour qu'on le revise ? une copie DVD, parce qu'on a un problème, pour départager le prix. » Il y avait trois prix. Enfin, le premier prix, le deuxième, et deux prix en documentaire. « On a le premier prix, mais pour le deuxième on a deux films, ton film plus un autre film. » Et le jury était partagé. « Donc, on va le visionner. »
- L. P. | D'accord.
- M. K. Z. | C'était un film ghanéen, qui me concurrençait ! Effectivement, ils vont, ils regardent et, voilà... Ils ne se sont pas trop entendus. Mais ils ont décidé quand même de donner une mention spéciale au film. Donc, palmarès, annonce : « *Sibi*, mention spéciale 2 ! »
- L. P. | Impeccable !
- M. K. Z. | Ah non, ça... Moi, j'étais... ! J'ai dit : « Je m'en fiche des coups ! »
- L. P. | C'était tout bon !

- M. K. Z. | Et ça, les gens... C'était un prix, pour les gens. Les gens de Koudougou étaient super-contents. Ils passaient à la télé, c'était médiatisé. On parlait du film, de Koudougou.
- L. P. | Ah oui ! Et, pour toi, c'était ton premier film ?
- M. K. Z. | Oui. C'était mon premier.
- L. P. | Parce que les autres, tu les mets...
- M. K. Z. | Oui, démarche documentaire, vraiment, c'est mon premier film. Et voilà. Ça te rassure, encore. Mais, en même temps, ça te met une pression. Tu te dis : « Bon, il faut continuer de faire. » Mais à chaque fois je cherchais : qu'est-ce qui fait plaisir aux gens, dans ce film ?
- L. P. | Oui. Parce que pour toi, ce n'est pas...
- M. K. Z. | Pour moi, ce n'est pas...
- L. P. | Ce n'est pas ça.
- M. K. Z. | Chaque fois que je le voyais, je me disais : « Mais, c'est tout simple. Je ne comprends pas ! Je n'ai pas... Je n'ai pas de difficultés à faire ça. Tu vois, je n'ai pas... »
- L. P. | Oui : « Pourquoi ça marche ? »
- M. K. Z. | Pourquoi ça marche. Je me pose toujours cette question – souvent.
- L. P. | Ce n'est pas résolu.
- M. K. Z. | Ce n'est pas trop résolu [*rire*] ! Pas trop.
- L. P. | Oui. Il faut leur demander, tu n'es pas convaincu !
- M. K. Z. | En partie, mais... Même au Burkina, il y a des gens qui voient le film, ils ont des réactions pareilles. Ils ont les mêmes réactions.
- L. P. | C'est-à-dire : tu veux dire, emballés, ou... ?
- M. K. Z. | Oui, emballés ! Et puis ils te disent : « C'est bien, le film m'a touché, il y a... »
- L. P. | Oui, ils se sentent concernés.
- M. K. Z. | Voilà, et partout c'est... Même en Europe, c'est pareil. Souvent, tu peux dire qu'il y a des réactions qui sont opposées, parce que les gars vont dire : « Sinon, tu fais ça pour... » Oui, ils vont contester quelque chose ! Souvent, surtout quand c'est chez toi : les gens connaissent, ils sont... Tu vois, Sibi, je ne suis pas seul à le connaître...
- L. P. | Oui, bien sûr.
- M. K. Z. | Il n'y a pas... Il n'y a pas une espèce d'inimitié comme ça autour.
- L. P. | Oui, tu ne rencontres aucune opposition.
- M. K. Z. | Non, il n'y a pas...
- L. P. | Tu interprètes ça comment ? Est-ce que tu oses l'interpréter ?
- M. K. Z. | [*rire*] Je ne sais pas. Je me dis...
- L. P. | Je veux dire, le manque de... Est-ce que c'est le fait que ce soit finalement novateur : on ne fait pas beaucoup de films...
- M. K. Z. | Je pense que les gens n'ont pas forcément vu...

- L. P. | ... de films « de l'intérieur ».
- M. K. Z. | Voilà, les gens n'ont pas trop l'habitude de cette démarche. Donc, ça leur paraît plus...
- L. P. | Ou alors, est-ce que – et l'un n'empêche pas l'autre –, est-ce qu'il n'y a pas finalement avec ça une identification, facile, et tout à fait « jouable », ou possible ?
- M. K. Z. | Oui, bien sûr.
- L. P. | Parce que la manière dont tu amènes – enfin, ce que je vois avec *La Sirène de Faso Fani*, ou *Espoir voyage* –, la manière dont tu mets tes personnages, ça passe tout seul : ce ne sont pas des dieux, ce ne sont pas... C'est toi et moi, c'est...
- M. K. Z. | C'est n'importe qui !
- L. P. | C'est n'importe qui, on peut se... Enfin, c'est n'importe qui : pas vraiment, mais il y a un « naturel », entre guillemets. Enfin, chacun peut s'y retrouver. Même s'il y a des personnages forts, dans *Sirène*, qui...
- M. K. Z. | Oui, tu peux t'identifier !
- L. P. | Voilà : tu peux t'identifier facilement.
- M. K. Z. | Quand je l'ai montré à... Cette année-là, je l'ai montré à Cajarc. C'est une région paysanne⁴¹.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | À la fin du film, il y a un monsieur qui s'est levé, il était presque en larmes.
- L. P. | *Espoir voyage*, tu veux dire, ou *Faso Fani* ?
- M. K. Z. | Non, *Faso Fani*. Il a dit qu'il ne pouvait pas imaginer que ça puisse se faire en Afrique⁴². Parce que, c'est pareil ! Il parlait d'une usine dans la région, il disait : « Mais c'est incroyable ! » Comment ils ont pu justifier la liquidation, la fermeture ? Le problème, c'est comment ils ont... Eux, ils ont compris, ils ont lutté, et comment ils ont été humiliés. Comment ils ont été culpabilisés.
- L. P. | Oui, oui oui.
- M. K. Z. | Et la frustration que... C'est pareil. Quand lui, il voit ces gens, il a l'impression de les connaître.
- L. P. | Oui, oui.

41. À l'été 2017 se tiendra la 24^e édition du Festival Africarjac, « Festival africain – Carjac (Lot) ». « Invitation aux cultures d'Afrique. Un festival, un village » (www.africarjac.com), le festival de Carjac propose différents spectacles et prestations (musique, danse), dont des projections de films.

42. « En 2001, Faso Fani, la célèbre manufacture de cotonnade burkinabé, ferme, entraînant le chômage de centaines d'employés et la misère, conséquences désastreuses d'une politique économique mondiale aveugle aux réalités locales. Dix ans après cette catastrophe économique et sociale, Michel K. Zongo revient à Koudougou, sa ville natale, et dans cette usine qui a marqué son enfance. Les ex-employés, bien que dépossédés d'un outil de travail qui faisait leur fierté, restent convaincus que la remise en route de la filière coton est un avenir possible. » (Présentation de *La Sirène de Faso Fani* empruntée à : <http://comitedufilmethnographique.com/film/la-sirene-de-faso-fani/>.)

- M. K. Z. | Et ça, ça m'avait vraiment touché. Lui, pour lui... Il se dit que, maintenant, il va respirer. Parce qu'il ne pouvait pas imaginer que ça pouvait être encore, quelque part, dans le monde : pour lui, c'est l'Europe, ce sont les pays puissants. Il ne pouvait pas imaginer que ça pouvait se passer aussi en Afrique. Forcément, ce n'est pas à la même dimension. Ou tu te dis que c'est facile, là-bas, de faire des choses comme ça. Tu vois, ce n'est pas la mondialisation, ils n'ont pas cette dimension. Mais ce sont les enjeux de la mondialisation qui vont... jusque aller dans ces petits coins. Moi, je lui ai dit : « Oui, c'est ça, c'est exactement ce que je voulais faire voir : ce qui vous concerne de l'autre côté, nous, à notre taille, ça nous concerne, on est liés par le même problème. Avec des conséquences différentes, certes, l'ampleur des conséquences est différente. Mais c'est pareil. C'est pareil. » Et moi, c'était ça qui était important, dans le film : montrer comment des décisions qui sont prises dans des sphères que l'on ne peut même pas imaginer, dans des gratte-ciel aux Nations unies, [vont] aller jouer sur la petite vie du type qui est dans son vrai quartier, qui ne sait même pas d'où ça vient.
- L. P. | C'est terrible !
- M. K. Z. | C'était ça, le...
- L. P. | L'enjeu.
- M. K. Z. | Oui, l'enjeu du film. Et ça, ils l'ont vraiment ressenti comme ça. Ce sont des thématiques que je traite qui sont assez... Qui sont, souvent, très universelles. Même si je pars, souvent, d'expériences personnelles, tu vois ? Ça aussi, c'est quelque chose qui...
- L. P. | Oui. Mais alors, avec *Espoir voyage*, tu as fait fort, au niveau de « l'expérience personnelle » ! [rires]
- M. K. Z. | Oui ! [rires]
- L. P. | Et j'imagine que cela t'a... Ce que tu disais tout à l'heure, par exemple, par rapport à ces filles, ces prostituées : qu'est-ce que je fais avec le documentaire, d'être dedans, dans une vie, dans cette intimité ?
- M. K. Z. | Oui, oui oui.
- L. P. | Sur *Espoir voyage* aussi, cela a dû se poser pour toi-même.
- M. K. Z. | Bien sûr.
- L. P. | Qu'est-ce que j'expose, devant ?...
- M. K. Z. | Oui, oui. Je me suis posé... C'était ça, la question avec Christian.
- L. P. | C'est un vrai dilemme.
- M. K. Z. | Oui. Quand il me...
- L. P. | Ah, oui. Puisqu'il avait raison sur le fait que le vrai film que tu voulais faire, c'était celui-là.
- M. K. Z. | Voilà. Mais en même temps, je voulais...
- L. P. | Mais est-ce que c'était un film ? Ou est-ce que c'était...
- M. K. Z. | Voilà ! Est-ce que je suis prêt aussi ?

- L. P. | ... ta quête personnelle : pas forcément un film à montrer.
- M. K. Z. | Voilà, exact.
- L. P. | Ni à monter en film, finalement.
- M. K. Z. | Exact. Exact. Et, justement, c'est quand j'ai commencé à ré-écrire le film que je me suis dit : « Oui, pourquoi pas ? » Puisque si l'histoire... Si mon histoire vaut le coup, si ça vaut le coup d'être raconté...
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | ... Pourquoi pas ? Et puis, pourquoi pas ne pas sortir de cette histoire, et en même temps, la garder ? Parce que le ciné va garder cette trace d'histoire, et que aussi, moi, je vais sortir de là. Je vais... Ça va finir !
- L. P. | Oui ! Mais oui, en la faisant, tu vas...
- M. K. Z. | Je vais finir !
- L. P. | ... pouvoir passer à autre chose.
- M. K. Z. | Passer à autre chose.
- L. P. | T'en libérer.
- M. K. Z. | Mais sans l'oublier. Parce qu'il va... Je le mets sur quelque chose.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Sur un support. Je pourrais l'écrire, comme un livre. Je pourrais l'enregistrer, comme, un document sonore. Mais là, je le mets sur un truc, je peux le montrer à mes enfants, à beaucoup de choses, à beaucoup... Voilà !
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et je commençais à réfléchir à tout cela comme ça. La question que je me posais, la question qui me faisait un peu peur, quand même, c'était : jusqu'où ? Je savais que j'allais pouvoir toucher... Je savais que j'allais pouvoir trouver quelqu'un qui le connaissait, là-bas. Je me demandais : qu'est-ce qui va se passer, qu'est-ce que je vais entendre ?
- L. P. | Oui, quel va être le retour ? Qu'est-ce que tu vas entendre ?
- M. K. Z. | Je me posais la question, et même avec Christian, on en discutait tout le temps. Je me disais : « Si j'arrive et qu'on me dit : “Non, le gars, c'est un tueur !” »
- L. P. | Mmh.
- M. K. Z. | [*rire*] Oui !
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | « Non, on l'a tué. Attends, le gars est mort, vous, là, vous ne savez pas de quoi vous parlez ! »
- L. P. | Oui !
- M. K. Z. | « Le gars, on l'a abattu, parce qu'il a volé, parce qu'il a fait ça... » Je commençais à me poser ces questions-là !
- L. P. | Ben oui ! On a peur !

- M. K. Z. | Mais oui ! Et je me suis dit : « S’il se trouve que c’est ça, ma franchise, ma démarche... Comment je fais ? Est-ce que je mets ça dans un film ? Comment je fais ? »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Mais ma référence était que j’avais obligation de rendre compte à ma famille.
- L. P. | Oui. Ce n’était pas que pour toi-même.
- M. K. Z. | Non, je ne parlais pas que pour moi : je devrais rendre compte à ma famille. À partir de là, je devrais être fidèle, et je devrais être sincère. Je me suis inscrit dans cela. Si je raconte à ma famille, je peux raconter à n’importe qui.
- L. P. | Et puis tu pouvais abandonner le film...
- M. K. Z. | Oui.
- L. P. | ... et rendre compte aussi !
- M. K. Z. | Rendre compte aussi !
- L. P. | Après, tu n’étais pas obligé de...
- M. K. Z. | Mais, dans mon dossier, il y a une partie où je disais : « La fin du film n’est pas connue. » Dans l’écriture. Je mets des dispositifs. Je dis ce que j’ai envie de faire. Mais je ne sais pas qui je vais rencontrer.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et, pour la fin du film, j’avais donné trois possibilités. Je disais : soit je décide de ne plus continuer l’aventure, parce que je... C’est compliqué, je n’ai pas envie. [Soit] ce que je vais pouvoir obtenir va faire le chemin du film. Et puis, peut-être que je vais découvrir qu’il n’est pas mort : finalement, ils se sont trompés, c’est une autre personne [*qui est décédée*]. En même temps, je jouais là-dessus, pour donner un peu de suspens. Parce que, quand même, j’étais, à 99%, convaincu qu’il était décédé ! Et je disais aussi : peut-être que je vais trouver des gens qui le connaissent, qu’il a des amis, qu’il a tenté une vie, et que cette vie, il y a des traces qui en subsistent.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Voilà. Et que ce sera ça que je vais chercher à recueillir, pour en faire un témoignage à ma famille, quand je vais revenir. Dans le film, il était dit que, lorsque je reviendrais, je rendrais compte, hein ?
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | C’est dans le montage qu’on a... lâché tout ça. Même... la tante. La tante, quand je suis revenu, son fils, quand il a parlé [*l’un des protagonistes du film s’adresse, via la caméra, à sa mère, dont il vient d’avoir un message par le même canal*], quand je suis revenu, je lui ai montré, je l’ai filmé.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Quand je suis arrivé, je lui ai dit : « Bon, j’ai vu Augustin. Il a fait aussi la même chose pour toi [*passer un message via la caméra*], on

- va regarder. » Je l'ai mis à la télé, j'ai rassemblé la famille qui était là... Elle a regardé, elle a pleuré, elle n'a pas dit... Elle m'a dit, juste, seulement : « Merci. »
- L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | Voilà. Et le lendemain, on a commencé à parler. Et là, elle m'a demandé : « Est-ce qu'il va bien ? Qu'est-ce qu'il fait ? » Comme ça, tu vois ?
 - L. P. | Oui, oui.
 - M. K. Z. | Mais, sur-le-champ, elle a fondu en larmes. Et quand on a fini, elle m'a dit : « Merci. » Après, dans le film, dans le montage, tout ça... Oui, je parlais comme si ça reprenait, tu vois ?
 - L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | Je me suis dit : « Non, ce n'est pas intéressant. On suppose que je vais montrer. On me fait confiance que lorsque je viendrai, je lui montrerai. Mais on n'a pas besoin de voir. »
 - L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | Mais ces questions-là, je me les suis posées. Et puis à ma famille, aussi : j'ai demandé, un peu, l'avis des gens. J'ai demandé à ceux qui pouvaient comprendre mes enjeux ; de dire : « Voilà, moi, je fais un film sur Joanny. » C'était connu, mais... Qu'est-ce qui va se passer ? Eux, ils étaient... Ils disaient : « Non, écoute, cette histoire, on a trop souffert. Pour aller se voir et... Ah, vas-y ! »
 - L. P. | Finalement, tu faisais... La psychothérapie de toute la famille !
 - M. K. Z. | Oui, oui !
 - L. P. | Enfin, pas la psychothérapie, mais quelque chose...
 - M. K. Z. | Oui, un soulagement...
 - L. P. | ... qui allait être porteur. Porteur de... Ce qui t'habitait toi, aussi. Puisque... voilà !
 - M. K. Z. | Qui habitait les autres.
 - L. P. | Habitait les autres. Et ça allait être l'occasion pour chacun de se...
 - M. K. Z. | De se...
 - L. P. | ... de faire ce voyage avec toi !
 - M. K. Z. | Exact, exact ! Aujourd'hui, ce film, il leur plaît, parce que ça...
 - L. P. | Une *catharsis*, familiale.
 - M. K. Z. | Oui. Et puis on a... Chez nous, on dit : l'*âme*. On a l'âme de Joanny, dans ce film. On l'a, dans le film. On le sent. On ne le voit pas, mais on le côtoie.
 - L. P. | Oui.
 - M. K. Z. | C'est ça qui est intéressant.
 - L. P. | Mais oui, c'est superbe. On le côtoie.
 - M. K. Z. | Il revit, d'une certaine manière. Sans que ce soit... la mort, ou autre. Mais il y a son esprit, dans le film, qui est là.

- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Et les gens que tu vois, tu pourrais imaginer que c'est lui. Les lieux que tu vois, tu peux imaginer qu'il était là-bas.
- L. P. | Oui, oui.
- M. K. Z. | Donc, c'est vraiment une espèce de...
- L. P. | Oui, ça fait un palliatif au...
- M. K. Z. | Exact.
- L. P. | ... au fait qu'on ne l'a pas enterré. Il faut l'enterrer.
- M. K. Z. | Voilà. Au manque. À tout ça.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et puis, ce qui était vrai, c'est que quand c'est arrivé... Généralement, quand ça arrive comme ça, les familles – qui sont, si tu veux, la norme ...
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | ... voudraient que vous partiez : qu'un membre de la famille parte quand même croiser les gens avec qui il a vécu, pour vraiment pouvoir recueillir des témoignages de lui, et puis rendre... Dire « merci », « merci ». C'est un signe de remerciement à ceux qui ont assisté à ses derniers jours. Ça, c'est coutumier, chez nous.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Si tu n'as pas fait ça, c'est...
- L. P. | Tu ne l'as pas enterré !
- M. K. Z. | Oui. Et c'est de l'incapacité ! C'est une espèce d'irresponsabilité. Ça se voit comme... On peut vous dire, un jour : « Oui, votre frère est parti » – on ne dit pas, chez nous, qu'il est mort, on dit : « Il est parti rester », « resté en brousse »...
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | ... c'est-à-dire : « il est tombé », comme s'il était tombé à la bataille ! « Il est resté en cours de route, et vous ne l'avez pas recherché, vous n'êtes pas allés. » On peut vous dire ça, et c'est déshonorant pour une famille.
- L. P. | Oui. Oui.
- M. K. Z. | Moi, quand ça s'est passé, même si... le cousin qui a connu là où il était décédé, qui a fait envoyer... il est parti – il était parti avec les ressortissants de... les gens de Koudougou qui étaient en Côte d'Ivoire – pour connaître cette famille-là [*où a vécu Joanny*]. Mais il n'y avait pas une délégation de ma famille, de Koudougou. Et ça, moi...
- L. P. | Tu l'as senti comme un...
- M. K. Z. | Je suis le premier garçon, c'est de ma responsabilité : ce n'est même pas de la responsabilité de mon père.
- L. P. | D'accord. Oui.
- M. K. Z. | C'est-à-dire que, sans le film, j'allais [*de toute façon*] faire ce voyage un jour dans ma vie.

- L. P. | Oui, c'est... incontournable.
- M. K. Z. | Incontournable. Quand c'est arrivé, moi j'avais... J'étais en troisième, je me rappelle, et je voulais aller. Et le Papa a... Les vacances qui ont suivi, j'ai dit au Papa que je vais aller, il a carrément refusé. Mais j'ai compris. Il avait peur. Il se disait... Il avait peur de cela. Est-ce que si je pars, j'aurai le même sort ? Tant qu'il ne savait pas trop ce qui était arrivé [*à Joanny*]. Il voyait que j'étais jeune, que je n'étais pas... Il me disait : « Non, c'est... Tu veux faire quoi ? Ce n'est pas la peine. On est d'accord qu'il est décédé. Ne va pas là-bas, c'est fini. »
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | « Et tu ne sais pas... où il était. » Voilà, il m'a dit ça comme ça. Je sentais qu'il ne voulait pas que j'aïlle, ce n'était pas parce que... Il savait que je pouvais [y] aller. Mais il ne voulait pas parce qu'il avait peur. Après, quand je faisais le film, il était malade, mais... Je lui ai encore dit. Et je lui ai expliqué le [*projet de*] film. Il était content, il m'a dit d'aller.
- L. P. | Oui.
- M. K. Z. | Et je suis revenu, je lui ai montré les photos, et tout... Je lui ai montré les images du vieux, dans le film, qui est comme le papa de Joanny. Je lui ai expliqué tout. Il était super-content. Lui, il n'était pas forcément... Il regrettait, mais il était content de savoir que...
- L. P. | Oui, qu'il y avait eu...
- M. K. Z. | Il y a des gens quand même qui...
- L. P. | Qui l'ont apprécié.
- M. K. Z. | Oui, qui parlent de lui.
- L. P. | Qui parlent de lui ; il existe.
- M. K. Z. | Oui. Et lui, il l'a vu partir gamin, et il ne l'a plus jamais revu. Et que, finalement, il a pu vivre avec des gens.
- L. P. | Voilà !
- M. K. Z. | Ça, c'était... Il a beaucoup apprécié cela.
- L. P. | En fait, j'ai l'impression qu'on pourrait passer des heures à en parler. Mais il faut peut-être qu'on arrête !
- M. K. Z. | Non, ça, ça ne finit pas ! Il y a trop de choses à raconter, quand même !
- L. P. | Ça ne finit pas ! Mais tu m'as vraiment bien raconté tout le cheminement.

L'entretien prend fin par ce qui lui a servi d'ouverture : une présentation et une discussion précéderont et suivront la projection de chacun des deux films prévue, *Sibi*, *l'âme du violon* et *Espoir voyage*. Puis, ce propos (L. P.) : « Voilà : comment ça se fait ? D'où ça sort, un film ? »

- Roger BOTTE *Des Européens au marché aux esclaves : stade suprême de l'exotisme ? Égypte, première moitié du XIX^e siècle*
- Christian SEIGNOBOS *Du Bornou au Baguirmi, le pèlerinage d'un mahdi, Mallum Debaba, (1856-1860)*
- Issouf BINATÉ *Ousmane Doumbia : un cheikh en pays Sénoufo en Côte d'Ivoire contemporaine*
- Jean-Pierre TARDIEU *Le substrat africain dans la résistance des rois marrons Bayano (Panama, 1554) et Yanga (Mexique, 1609)*

MÉLANGES

Notes et documents

- Alain VIVIEN *L'expansion esclavagiste du Baguirmi dans les régions animistes du Logone pendant la dernière décennie du XIX^e siècle*

Anthropologie visuelle

- Luc PECQUET *Entretien avec Michel K. Zongo. Cheminement d'un cinéaste*

Comptes rendus

Ouvrages reçus

Informations

Erratum

